

N° 451 - Jeudi 17 Juin 1937 - 1 fr. 50

DETECTIVE

Directeur
Marius LARIQUE



LES MUSETTES DE PARIS

Lire, pages 2 et 3, la suite du curieux reportage de
MARCEL MONTARRON
sur les bals des faubourgs

Sous les feux des rampes
électriques, les couples
"guincent". Des romans
d'amour s'ébauchent qui se
terminent parfois dans le sang.

17062

II (1)



UN jeudi soir.

On quitte la Bastille, carrousel illuminé, dont la colonne brille comme un phare, sous la douche des projecteurs.

On plonge rue de la Roquette. On frôle, à l'entrée, le seuil flamboyant des petits bars et des hôtels de passe, où les filles à l'affût respirent la douceur apaisante d'un ciel d'été, libéré par l'orage.

Et, soudain, comme sous la pression d'un déclic, voici qu'au même instant des bouffées d'accordéon se répandent dans la nuit.

Une invisible main semble avoir tourné le bouton de contact d'un coffret radiophonique où se mêleraient, à la même seconde, tous les refrains des faubourgs.

Il est neuf heures du soir.

C'est l'heure réglementaire où la rue de Lappe revêt, comme chaque soir, son masque de fête, son étrange visage de kermesse, maquillé de couleurs vives.

Avec les premiers échos des orchestres, avec les premiers reflets des enseignes dessinant sur le fond obscur des vieux immeubles une ornementation fulgurante, la vie ralentie du jour reprend ici un essor surprenant.

De chaque maison, de chaque devanture incendiée par les lueurs du néon, s'élève un air de danse. Et les valse semblent se nouer de porte en porte pour ne former qu'une seule ronde sonore et racrocheuse.



C'est un spectacle étonnant qu'offrent alors ces salles étincelantes et désertes, ces pistes soigneusement cirées où l'entraînante musique rayonne comme la voix d'un disque sur un plateau de phonographe.

Perchés sur leur étroit balcon, pliés en deux par

(1) Voir DÉTECTIVE n° 450.

Le bal du "Petit Balcon" l'un des plus anciens, fut le premier à faire danser l'après-midi.



La Boule Rouge l'un des grands musettes de la rue de Lappe, s'appelait avant Au vieux bal des familles

Le bal du "Petit Jardin" fait danser chaque après-midi les habitués de la place Clichy.



M. Jean Noyghes, le sympathique patron du "Musette"

ENQUÊTE
DE

MARCEL MONTARRON

la cadence qu'ils font vivre, les musiciens, manches retournées, se démènent.

Fascinés, les premiers groupes de flâneurs se figent devant l'entrée du bal : jeunes voyous en casquettes claires ; timides apprentis ; filles en cheveux, parées pour la nuit ; vieux pauvres en espadrilles, tous semblent avoir surgi là d'un seul coup pour s'enivrer d'une commune extase.

Puis voici les premiers danseurs : ils ont abordé la piste avec cette hâte heureuse qui vous délivre de tout souci. Quelle ivresse aussitôt ! Ils tournent, déjà conquis par cette cadence bien scandée qui n'appartient qu'aux musettes.

Nulle gaucherie, nulle contrainte dans leurs pas lestes et rapides, dans leur dandinement souple et feutré. Ah ! comme nous sommes loin des dancings à la mode où des vieilles coquettes en perlouses s'évertuent au son du jazz, et minaudent aux bras des gigolos et des danseurs-maison !

Il n'y a ici de vieilles femmes que celles qu'amènent les cars de touristes de « Paris la nuit ». En voici justement une caravane. Le guide, avec des mines d'ordonnateur, introduit dans le « bouge » les débarqués du dernier bateau et les installe sur les étroites banquettes de la salle.

Ils en auront pour leur argent : roulements de tonnerre à l'orchestre, ténèbres dans la salle zébrée d'éclairs, coups de sifflet et simili coups de pétards... Atmosphère frelatée de barrière, qu'un petit groupe de jeunes gouapes, jouant les terreurs sur commande, s'emploie de son mieux à rendre canaille et périlleuse.

On appelle ça, dans le langage des musettes, les « nocturnes ». Un astucieux tenancier trouva, un jour, ce moyen d'attirer ainsi les étrangers en mal de frissons.

C'est que la rue de Lappe, la rue des musettes, fait aujourd'hui partie de la tournée des grands-ducs, comme jadis les Halles, avec leurs caveaux à chaloupées et leurs cabarets à gigolettes.

Etonnant destin de cette rue laborieuse et provinciale, vouée à la danse depuis que les Auvergnats du quartier y élurent rendez-vous pour danser, le soir venu, dans ces bals de familles qui ouvraient leurs portes entre les boutiques aux volets clos des chaudronniers et des marchands de salaison.



Certains de ces bals sont vieux de deux siècles. L'un des plus anciens, celui « des Barreaux verts », a toujours la même enseigne. Mais qui eût imaginé qu'on verrait, dans cette rue de faubourg, certains musettes rivaliser d'éclat pour mieux séduire les noctambules avides, comme on dit, de s'encoquiner ?

Deux grands bals, Chez Bousca et la Boule Rouge, se font aujourd'hui vis-à-vis, et leurs enseignes écarlates semblent barrer la rue comme un signal d'arrêt. Un autre bal, l'ancien Vernet, qui s'appela aussi le Vrai de vrai, va s'ouvrir sous le nom de Balajo. Le bal des Trois colonnes, célèbre par sa clientèle d'invertis, a fermé ses portes. Mais, plus loin, le Musette,

preuves certaines. Un autre individu fut amené quai des Orfèvres. C'était, lui, un habitué du bal. On lui demanda l'emploi du temps de sa soirée.

— J'ai un alibi, triompha-t-il.

— Ah oui ! lequel ?

— Une femme m'avait emmené chez elle. Elle était accompagnée de son mari. J'ai pris, par hasard, le numéro de leur voiture. Vous pouvez retrouver leur adresse et vérifier.

Si incroyable qu'il pouvait paraître, l'alibi était exact. Le mari dut reconnaître qu'il avait « offert » à sa femme un « vrai de vrai », qu'il avait au petit jour chassé de chez lui, sans ménagement, ce compagnon d'une nuit. Ainsi fut-il prouvé que l'individu soupçonné n'était pas l'étrangleur de la rue de Lappe.

Avouez tout de même que le mec, malgré son innocence, avait eu de la veine...



Tandis qu'il parlait, j'observais mon compagnon. Ses yeux noirs brillèrent dans son visage émacié, tourmenté, où les vicissitudes d'une existence char-

vois bourru : « Quand vous voudrez ! » Et ceux qui ne payaient pas assez vite étaient sûrs d'être assez brutalement malmenés.



C'est le *Petit Balcon* qui, le premier, donna à danser l'après-midi. Avec Charles Pégury, que l'on appelait Charlot la Blouse Blanche, l'accordéon italien triomphait dans les orchestres de musettes. Ce fut l'époque des bals d'apaches. Les rixes étaient fréquentes entre les hommes, mais je ne me souviens pas qu'un patron de bal ait vraiment risqué sa vie. Il faut remonter jusqu'en 1928, pour y retrouver le souvenir d'un tenancier de musette victime d'une vengeance: C'est qu'un tenancier qui veut imposer le respect aux plus durs de ses clients, doit, pour être craint, rester le taulier, et seulement cela. Auguste Boer, le patron de la *Java*, qui fut tué en 1928, eut le tort de ne point demeurer à son rang. On a dit qu'il avait été tué pour avoir fait une dénonciation à la police. C'est inexact. Boer a été tué à propos d'une femme qui avait été placée en province, et dont il avait détourné les faveurs à son

AUX BARREAUX VERTS
Café Principal : 19, Rue de Lappe 19

Pour un patron de musette, le grand souci est de se faire respecter.



L'enseigne du bal des "Barreaux Verts" est la même depuis 2 siècles.

si pittoresque avec son comptoir en zinc de mastroquet, sa salle exigüe, toute en longueur, décorée de curieuses peintures murales, et son étrange vestiaire aux allures d'oubliette, connaît chaque soir un succès de curiosité qui ne se dément pas.

C'est au *Petit Balcon*, au fond de l'impasse Thieré, que j'avais rendez-vous ce soir-là. Mon guide m'y attendait, le cigare aux lèvres, devant un vitellimenthe. Il me fit signe de la main, d'un geste protecteur. Je vins m'asseoir à ses côtés. A une table voisine, une jeune créature suçait, avec mélancolie, des cerises à l'eau-de-vie dont elle crachait, avec délicatesse, les noyaux dans ses mains aux ongles sales, enduits de vernis rouge. Elle pouvait avoir dix-huit ans. Elle était assez jolie. Ses cheveux noirs descendaient en longues boucles sur son cou. Elle ne dansait pas, bien qu'on l'eût invitée, déjà deux fois. Et comme je m'en étonnai, mon compagnon, d'un mot, m'expliqua :

— Bah ! une paumée, une fille de rien, comme on en rencontre tant dans les bals. Elle attend probablement l'un de ces jeunes moujiques, qu'on nomme, nous, des « demi-sel », et qui forment maintenant la majorité des habitués des musettes. Les hommes « bien » ne vont plus au bal. J'entends ceux qui ont de l'oseille, de l'influence et un passé. Le plus ancien de la rue de Lappe, l'une des figures les plus connues en tout cas, c'est sans doute, à l'heure actuelle, Dédéles-Diams, qui eut jusqu'à dix femmes, et qu'on rencontre encore chez Bousca, dansant la valse comme un jeune homme.

— On me disait pourtant que l'après-midi...

— C'est exact, l'après-midi, ou certains jours, comme le lundi, le mardi, et le mercredi, il y a, comme on dit, une clientèle d'emballage. L'après-midi du samedi, on remarque plus spécialement une clientèle de femmes mariées venues au musette pour y chercher l'aventure. Entre parenthèses, il y en a, parmi elles, qui se font drôlement chamber. L'une d'elles, dernièrement, avait, par caprice, voulu se farcir un petit mac de la Porte Saint-Martin, qui était venu traîner ses guêtres dans le secteur. Le caprice passé, le petit mac fit du chantage, faucha, comme gage, les bijoux et fourrures de l'imprudente qui, ainsi dépouillée, n'osait plus reparaitre chez elle. Elle implora, elle trépigna, elle supplia tour à tour. Elle courut demander aide et protection à un autre habitué du bal qu'elle connaissait et qui accepta d'intervenir. Il intervint, la main au revolver, car l'autre semblait ne pas comprendre. Il céda enfin, rendit bijoux et fourrures et promit, la prochaine fois, d'être plus raisonnable.



Ce genre d'aventures est fréquent. Elles peuvent avoir aussi d'heureuses conséquences. Vous vous souvenez de l'affaire qui bouleversa, il y a trois ans, la rue de Lappe. Une fille du quartier avait été trouvée, au-dessus du bal Vernet, sur le palier du premier étage, ligotée et étranglée. On ne retrouva jamais l'assassin. La police soupçonna un locataire de l'immeuble, un plombier, puis le relâcha faute de

gée de souvenirs en tous genres avaient laissé une durable empreinte. Mais il avait cette stricte élégance, cette froideur distante qui sont devenues la marque distinctive de ces messieurs, dans les bars et les bals qu'ils fréquentent. Il portait un suave chapeau de feutre gris, d'un gris pâle et bleuté, couleur de gorge de pigeon, qu'il gardait selon l'usage, soigneusement sur la tête, le bord rabattu sur les yeux, et ses fines chaussures à tige claire avaient la forme effilée et pointue consacrée par la tradition. Tout était parfait, en lui, sauf peut-être, à ses doigts, des bagues trop grosses, trop rutilantes pour être vraies et discrètes.

— Dans les bals, en somme, poursuivit-il, faut savoir à qui on s'adresse et avoir du jugement. Moi, d'un premier coup d'œil, je saurais vous reconnaître, à ses manières, à sa façon de danser, d'inviter une femme, ou de lui parler, le client de passage de l'habitué ; le petit mécano qui se donne des airs d'affranchi du mec qui chasse et qui fait un turbin de placeur ; le vicelard qui vient se donner des sensations du professionnel qui tente sa chance à l'emballage. Question d'habitude. L'essentiel, pour éviter des histoires, c'est de rester correct et de se faire respecter.

La correction et le respect, voilà, en effet, les deux grands mots inscrits dans le code des bals-musettes.

— Savez-vous, me disait plus tard, le tenancier d'un bal voisin, qu'il n'y a pas besoin d'être bâti comme une armoire pour tenir des établissements comme les nôtres ? J'ai débuté dans les musettes à l'âge de onze ans. Je ramassais la monnaie. C'était la dure époque des Leca, des Manda, de Casque d'Or, des équipes de la Courtille, et plus tard de la Bande à Fromage et de la Bande à Sardine. En ce temps-là, le père Péliissier, qui tenait le bal des Gravilliers, portait sous son chandail une cotte de maille, et esquiva ainsi les coups de surin de ses clients qui ne les ménageaient pas. Il avait, quant à lui, le coup de poing facile et s'écriait, en tendant ses mains après chaque danse, non pas le traditionnel « avançons la monnaie », mais de sa grosse

profit. L'homme qui considérait encore cette femme comme la sienne, vint trouver Boer pour lui demander des explications. Auguste ricana. Furieux, l'autre lui porta un coup de couteau, et prit la fuite. Auguste retira le couteau de sa plaie, et refusa d'aller se faire panser à l'hôpital. « Ce n'est rien, dit-il, à peine une égratignure. J'aurais pu, à peine, accrocher mon chapeau au manche du couteau, lorsqu'il était planté. » Il resta ainsi jusqu'au soir, la chemise ensanglantée, plaisantant avec l'un et l'autre. Vers 7 heures, il invita son personnel, ses musiciens, à prendre un verre. Mais comme il sortait, un homme tapi dans l'ombre de l'escalier l'attendait.

— Tu n'es pas encore crevé, tiens, saugud !

Atteint de deux balles au ventre, Auguste s'écroula. Il eut cependant la force d'atteindre son revolver et de tirer à son tour. Touché à mort, son rival s'écroula. Boer devait, deux jours plus tard, expirer sur son lit d'hôpital.



— Tenir son rang, voilà le secret, continua le tenancier de musette. Aussitôt que ça se dérange, je m'amène derrière celui qui s'oublie, et je le regarde dans les yeux. S'il comprend, je n'insiste pas. S'il continue, je le prie de se trotter ailleurs.

— Et il s'en va ?

— Oui, monsieur. Et bien poliment, sans rien casser. S'il a été grossier, je lui consigne la porte pendant quinze jours, un mois, selon le cas. Rien qui les vexes comme ça. Les femmes, les copains sont là, dans la salle. Lui est dans la rue, et les jours passent. Alors, un soir, je ferme les yeux. Le mec revient, et très sage, va s'asseoir dans un coin. Je passe alors devant lui et je feins la surprise : « Qu'est-ce que tu fais là ? C'est bon, ne refais pas l'imbécile. » J'y fais sentir qu'on est deux, et je n'ai jamais d'ennuis. Mais je respecte leurs femmes, et dans ce milieu-là, c'est l'essentiel pour éviter les discussions qui tournent mal.

Reportage photographique DÉTECTIVE
MARCEL CARRIERE

(A suivre.)

Marcel MONTARRON.



Mme Carlo Rosselli était revenue à Paris le 9 juin pour assister au dixième anniversaire de l'ainé de ses enfants.



LA DOUBLE

Ce crime politique est-il l'œuvre des Agents doubles qui pullulent en France ?

BAGNOLES-DE-L'ORNE
(De nos envoyés spéciaux.)

LE 10 juin 1924, un peu après seize heures, Giacomo Matteotti, l'un des chefs du parti socialiste unitaire italien, était enlevé mystérieusement et jeté dans une auto. On devait retrouver, dans un bois, près de Rome, le corps poignardé de l'homme politique.

Treize ans après, presque à la même date, et dans les mêmes circonstances, l'animateur du mouvement antifasciste italien à l'étranger, Carlo Rosselli, est mystérieusement attiré dans un guet-apens.

On retrouve trente-six heures après, sur la route de Bagnoles-de-l'Orne à Couterne, le corps poignardé du malheureux Italien, couché près du cadavre de son frère...

Tandis que l'auto m'emporte vers Couterne, où reposent sous un hangar, sur deux tréteaux, les minces cercueils des deux hommes assassinés, je ne puis m'empêcher de faire ce rapprochement symbolique.

J'ai, justement, entre les mains, le dernier numéro de *Giustizia e Libertà*, le journal des émigrés italiens, que dirigeait Carlo Rosselli.

On y célébrait avec une ferveur émouvante le souvenir de Matteotti qui, avant de mourir, eut la force de crier : « Moi, vous pouvez me tuer, mais pas l'idée ! »

Et voici, treize ans après, presque jour pour jour, une autre exécution, un nouveau crime...

L'assassinat politique est, de tous les crimes, le plus chargé de mystère.

Par ce qu'il est, le plus souvent, prémédité avec soin, méthodiquement organisé, et toujours exécuté avec cette froide audace qui anime les hommes, quand ils n'ont point peur du châtimeur.

Mais il faut tout de même faire une distinction : Il y a deux sortes d'attentats, deux sortes d'exécutions.

Il y a l'attentat terroriste perpétré par ceux qui ont fait le sacrifice de leur vie, par ceux qui, décidés à tuer, sont décidés à mourir...

Ces hommes redoutables ne manquent pas de caractère. Ils portent en eux cette flamme qui consume les cœurs de tous les révoltés du monde. Ils ont, pour eux, cette noblesse qui s'attache au courage, lorsqu'il ne connaît plus de lois et de mesure. Leur geste blâmable a le sombre élan du désespoir...

Et il y a les autres, les lâches exécutions préparées dans l'ombre des secrets d'Etat, et réalisées par des sbires à tout faire.

Parce que ces tueurs, à la solde des polices politiques, tendent à leurs adversaires des pièges minutieusement montés, parce qu'ils frappent leurs victimes par surprise, sournoisement, parce qu'ils ont pour fuir et disparaître, de puissants moyens d'action, ils agissent presque toujours en toute impunité.

Il est rare que les auteurs d'un crime ainsi conçu soient appréhendés.

On a pu mettre la main au collet d'un Vilain, l'assassin de Jaurès, d'un Cottin, qui essaya de tuer Clemenceau, d'un Gorguloff qui tua le président Doumer. Kalemén, le régicide de Marseille, fut abattu sur place. Tous ces fanatiques attaquaient ceux qu'ils voulaient supprimer, le visage découvert. Ils s'offraient d'avance à la vindicte publique.

Mais on n'a pu retrouver les ravisseurs du général Koutiepoïff, le meurtrier de Navachine, pour ne citer que ceux-là. Et il semble bien difficile de prévoir

qu'on retrouvera, un jour, les assassins à gages des frères Rosselli.

Partisans ou agents doubles, policiers camouflés en spadassins, véritables gangsters d'Etat, ils exécutent leurs mauvais coups, avec le minimum de risques. Ils savent que s'ils étaient démasqués, leurs chefs maudiraient leur maladresse et les abandonneraient. Ils opèrent avec une précision presque scientifique.

L'arme de la maffia

Pourtant, dans le double crime de Bagnoles-de-l'Orne, une chose déconcerte : l'endroit choisi pour l'exécution de l'attentat.

L'auto qui me conduit vient de ralentir et le chauffeur, de son bras tendu, me désigne le lieu du drame.

— Tenez, c'est là.

A cet endroit, au lieudit le Château-de-Couterne, la route fait un coude. Elle est, de chaque côté, bordée d'épais fourrés, bien abritée sans doute des regards lointains, mais, malgré tout, assez fréquentée.

Voici l'heure où le crime eut lieu — sept heures du soir environ — des autos montent et descendent. Un autocar se dirige sur Couterne.

On sait que le seul témoin de l'agression fut une jeune fille, Mlle Hélène Besneux, une manucure de Bagnoles, qui revenait en bicyclette au domicile de ses parents, à Haleine. C'est par un hasard providentiel que les assassins des frères Rosselli n'ont pas été surpris, à l'instant où ils commettaient leur crime, par d'autres témoins, par d'autres passants. Les assassins ont eu leurs victimes de justesse. Cent mètres plus loin, elles leur échappaient. Un jour plus tard, les deux Italiens quittaient Bagnoles, la cure de Carlo Rosselli touchant à sa fin...

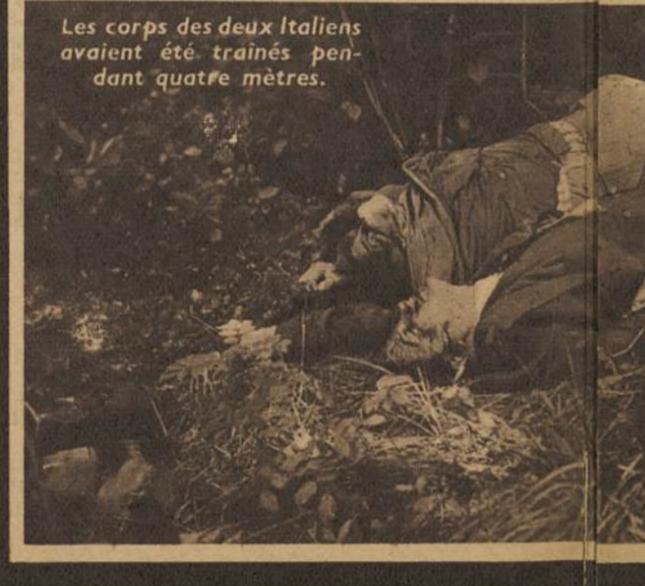
Des curieux maintenant, s'arrêtent sur ces lieux marqués d'un tragique destin. Il subsiste encore une large tache de sang dans le fossé de la route. Un rayon de soleil fait luire, d'un sinistre éclat, la flaque étalée parmi les boutons d'or et les digitales. L'endroit où furent découverts les deux corps est à deux mètres de là, sous d'épais feuillages, à l'ombre des chênes de la forêt normande. Du sang encore, sur l'herbe foulée, mêlé aux feuilles jaunies du dernier automne.

— Ils ne les ont pas traînés loin, fait le chauffeur. Mais c'est tout de même un hasard que Jarry, le serrurier de Couterne, soit descendu de sa bicyclette pour aller se soulager dans les fourrés, ils y seraient peut-être restés longtemps encore. Les malheureux étaient étendus l'un contre l'autre, les vêtements en désordre. On se rendait compte qu'ils

C'est à l'hôtel Cordier, à Bagnoles-de-l'Orne, que Carlo Rosselli était descendu depuis le 27 mai dernier.



Le serrurier Henri Jarry qui découvrit dans les fourrés, sur la route de Couterne, les corps des deux victimes.



Les corps des deux Italiens avaient été traînés pendant quatre mètres.

Le canot sur lequel
Rosselli s'évada des
îles Lipari en 1929.



Carlo Rosselli (le
deuxième à droite)
et ses compagnons
d'évasion.

EXÉCUTION

L'endroit choisi
par les "tueurs"
pour exécuter
Carlo Rosselli et
son frère.



avaient été traînés là, depuis la route, comme deux sacs. Carlo était étendu sur le dos, le visage livide et souillé de sang. Son corps recouvrait en partie celui de son frère étendu, lui, sur le ventre, le veston retroussé. Deux forts gaillards, tous les deux. Ils ont dû être frappés par surprise, et tout de suite mortellement, pour n'avoir pas pu ainsi réagir contre leurs agresseurs. Celui qu'on appelle Nello et qui venait de Florence a dû cependant se défendre un instant. Ses mains portent des blessures. On a relevé sur lui les traces de sept coups de poignard. Il était absolument méconnaissable. Mais Carlo, celui qui suivait ici une cure, a tout de suite été tué. Deux coups ont suffi, l'un à la joue, l'autre au cou, tranchant la jugulaire. Il était, comme son frère, exsangue, saigné à blanc...

Double crime à coups de poignard !... Le poignard, l'arme terrible et vengeresse, l'arme silencieuse et sournoise, l'arme des exécutions ténébreuses et qui ne manque jamais son but !...

Celui qui fut découvert à côté des deux frères assassinés a-t-il servi à les frapper ? Ou bien, ce qui est plus probable, cette arme fut-elle déposée là, près des victimes, en un geste symbolique, comme une sorte de défi et d'avertissement ?

Etrange stylet, avec son manche en bois, recourbé à l'extrémité, gravé au couteau d'un R majuscule, et sa terrible lame hexagonale, longue de 16 centimètres. Le type même de la dague de la mafia. Sur le manche, on a relevé encore ces mots écrits à l'encre bleue : *Eroi fascisti*.

Le crime politique est signé.

Quelles sont les deux victimes ?

Nous verrons pourquoi l'exécution a eu lieu. Nous essayerons ensuite d'expliquer comment elle a eu lieu.

Le goût du sacrifice

Carlo Rosselli est né à Rome le 16 novembre 1899. Il est d'une vieille et riche famille italienne. Sa mère, Amelia Rosselli, écrit des romans qui obtiennent, avant la guerre, un grand succès. Elle cesse d'écrire lorsque son fils aîné, engagé volontaire, est tué au front. Cette mort la frappe douloureusement. Il lui semble, dès lors, qu'une angoissante fatalité marque le nom des Rosselli. Pouvait-elle cependant prévoir que ses deux autres fils finiraient aussi tragiquement ?...

Carlo, dès sa jeunesse, fait preuve de cette ardeur, de cette intrépidité, de ce goût secret du sacrifice qui sont les traits dominants de son caractère. Il s'engage à son tour, dès que son âge le lui permet, fait

Chaque matin, Carlo Rosselli se rendait à l'établissement thermal de Bagnoles pour y suivre sa cure.



quelques mois de campagne et, la paix revenue, reprend ses études.

Il les mène jusqu'à l'agrégation, à la Faculté de Gênes, et devient chargé de cours d'économie politique à l'École supérieure de Commerce de cette ville.

Il professe déjà ces idées libérales qui l'orienteront plus tard vers le mouvement d'opposition à la dictature fasciste. Mais ce n'est qu'après la mort de Matteotti qu'il entre dans la vie politique active et qu'il adhère au parti socialiste.

L'enlèvement, l'exécution de Matteotti symbolisaient à ses yeux la tyrannie la plus hypocrite et la plus basse, celle des régimes qui n'ont recours, pour imposer leur loi, qu'à la force et à la cruauté.

Après les lois « exceptionnelles » promulguées par Mussolini en 1926, Carlo Rosselli consacre son activité à l'organisation de l'émigration clandestine. Il réussit à faire évader le leader du parti socialiste : Filippo Turatti. Il débarque avec lui, dans un canot, en Corse, puis rentre en Italie. Mais l'évasion a fait grand bruit. Soupçonné de l'avoir préparée, Carlo Rosselli est arrêté, dès son retour, avec d'autres camarades. Condamné à dix mois de prison, il ne purge sa peine que pour être déporté ensuite aux îles Lipari. C'est le sort de tous les condamnés politiques à cette époque. La prison, puis l'exil. Le nouveau régime veut isoler ses adversaires. Carlo Rosselli restera deux ans aux îles. Mais, patiemment, il y prépare en secret son évasion. Vers la fin d'août, en 1929, un canot automobile s'élance vers le large. Il y a, à bord, Rosselli, un député, Emilio Lussu, et Fausto Nitti, le neveu de l'ancien président du Conseil.

Dès son arrivée en France, Carlo Rosselli n'a qu'une pensée : mettre toutes ses ressources au service de l'opposition au régime de dictature fasciste. Il jouit d'une large aisance (sa famille est une des principales actionnaires des mines de mercure de Monte-Amiate). Il fonde un journal : *Giustizia e Libertà*, et une maison d'édition. C'est le départ d'un vaste mouvement de propagande, unissant toutes les forces d'opposition à la dictature mussolinienne, et qui étend bientôt ses racines jusqu'à l'intérieur même de l'Italie. Des tracts, des brochures sont introduits secrètement. Il en tombe même du ciel, un jour, dans les rues de Milan, et l'avion qui les a lancés disparaît opportunément, sa mission accomplie. A la suite de cet exploit, Carlo Rosselli est déféré devant la Haute-Cour du tribunal interfédéral de Genève. Il est défendu par M^r de Moro-Giafferi. Nous sommes en 1930.

La police de Mussolini sent le danger que représente l'activité d'un tel adversaire. Carlo Rosselli est aisé. Il est ardent. Son autorité, son prestige grandissent chaque jour dans les milieux d'émigrés politiques. Il est devenu, depuis son évasion des îles Lipari, l'homme le mieux informé de l'activité secrète des agents fascistes à l'étranger. Il faut à tout prix le compromettre aux yeux de la police française.

En 1929, un mémoire transmis à la Sûreté, dénonce un complot ourdi sur notre territoire et ayant pour but... d'anéantir la délégation italienne à la S. D. N. Parmi les organisateurs du complot, on désigne Carlo Rosselli. On affirme même que les explosifs sont prêts et l'on indique l'endroit où la cheddite a été déposée.

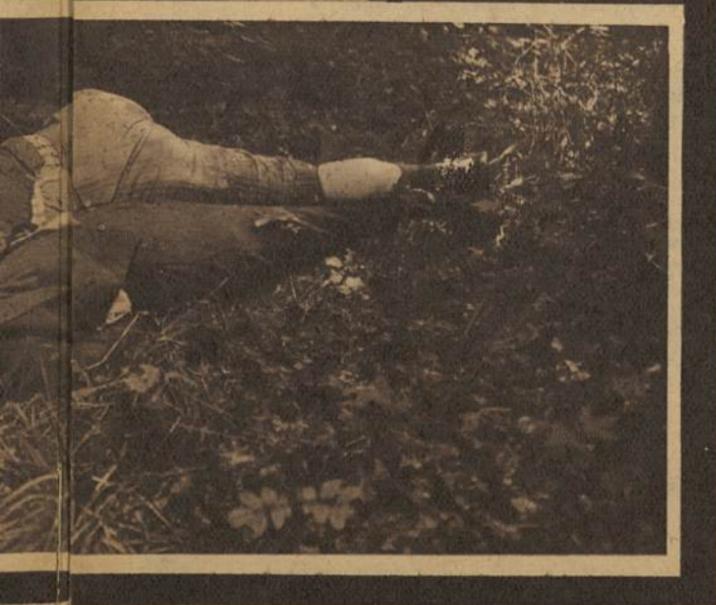
Rosselli, entendu comme témoin, démasque la machination montée grâce à l'intermédiaire d'un agent provocateur, un certain Menapace. Rosselli n'est pas inculpé, mais il voit prendre contre lui un arrêté d'expulsion. Il ne pourra demeurer en France que grâce à ses sursis périodiquement renouvelés.

Le chef du mouvement « Justice et Liberté » n'en est que plus épié. L'action des agents secrets du fascisme s'est organisée. L'O. V. R. A. — la Gestapo italienne — étend partout ses fentacles. Dans un article Rosselli en démontre publiquement les rouages.

Les cercueils
des deux frères
à l'hôpital de
Couterne.



Une manucure,
Mlle Besneux,
aperçut, à l'heure
et sur le lieu du
crime, deux autos
arrêtées et quatre
individus.





L'auto de Carlo Rosselli fut trouvée non loin de Juvisy, au bord de la route dans un fossé.

L'O. V. R. A. le dénonce, en retour, comme l'organisateur des divers complots montés, en Italie, contre la vie du « Duce », et le soupçonne d'avoir fomenté l'attentat contre le prince Umberto.

Rosselli hausse les épaules et poursuit, infatigable, son œuvre de propagande. La guerre d'Espagne lui offre, d'ailleurs, un nouveau champ d'action. Dès juillet, lorsqu'éclate la révolte du général Franco, il part là-bas comme volontaire et organise, pour le front d'Aragon, un bataillon de volontaires italiens. Il participe, lui-même, aux combats et donne l'exemple d'un courage sans défaillances. Blessé à la poitrine, à Huesca, il est atteint, en raison des fatigues de la campagne, d'une phlébite qui l'oblige à songer au repos.

Il revient à Paris, au début de cette année. Il reprend son activité politique, et l'*Ovra*, de nouveau, le tient à l'œil. Rosselli est épié, surveillé, menacé, c'est que son action est considérée sans cesse plus gênante, par les milieux fascistes. Il publie, dans son journal les instructions secrètes de Mussolini à sa presse, et cette publication fait sensation.

Comment Rosselli s'est-il procuré ce document confidentiel ? On le soupçonne d'avoir, au sein même de l'Italie, au cœur même du régime, des complicités, des partisans qui le renseignent. On sait qu'il a réussi à faire parvenir aux familles italiennes plus de deux mille lettres et photos de soldats morts ou prisonniers en Espagne. On sait qu'il est l'homme le mieux informé, qu'il est l'âme ardente et passionnée de la propagande contre le régime...

Carlo Rosselli, de ce fait, est visé, trop visé, pour ne pas se sentir perpétuellement menacé.

Certes, il se méfie. Il est prudent. Il n'accepte jamais de recevoir des visites sans se renseigner sur les personnes qu'il doit voir.

Mais, comment démasquer les agents doubles, qui s'infiltrèrent dans chaque organisation politique, comment se méfier de tous ceux qui vous approchent et qui paraissent, avec la même énergie, travailler pour la même cause ?

L'Étrange déserteur

L'un d'eux, pourtant, fut un jour découvert.

Un certain Zanatta qui, pour la première fois, en février 1936, rendit visite au centre antifasciste de Paris.

Zanatta se disait déserteur. Marin à bord d'un bateau à destination de l'Éthiopie, il s'en était échappé, et avait réussi à rejoindre Paris.

Il n'avait sur lui qu'une dizaine de francs. Il obtint un emploi d'homme de peine.

Nul ne se serait méfié de lui, si l'on n'avait un jour, par le plus fortuit des hasards, découvert dans sa veste un revolver et de l'argent. On le pressa de questions. On l'interrogea pendant sept heures. Il finit par avouer qu'il était un agent double, au service de l'O. V. R. A., la police secrète italienne, et qu'il était chargé d'exécuter Carlo Rosselli. Il supplia qu'on l'épargnât. Il jura de se rallier à la cause antifasciste. Il revint le lendemain. Comme on se méfiait encore de lui, on le fouilla. Il avait, dans sa poche un second revolver. On le chassa avec mépris. On reçut de lui une lettre annonçant qu'il quittait Paris.

Depuis ce jour, début d'avril 1936, Zanatta n'a pas reparu.

Mais Carlo Rosselli l'avait échappé belle !

Est-ce sous les coups d'agents doubles, de faux partisans que Carlo Rosselli tomba au cours du guet-apens de Bagnoles-de-l'Orne, ou faut-il penser que ceux qui le guettaient, profitèrent, pour l'abattre, du voyage en France de son frère Sabatino ?

Sabatino Rosselli, son cadet de deux ans, ne semblait pas s'occuper de politique. Déporté par représailles aux îles Lipari, à la suite de l'évasion de Carlo, il était resté huit mois en exil, puis, libéré, avait repris à Florence, une calme existence d'universitaire. Il était marié et père de quatre enfants.

Était-il, malgré tout, suspect en raison des relations qu'il entretenait avec son frère ? Ou bien Carlo commît-il une imprudence en écrivant à Sabatino qu'il suivait une cure à Bagnoles et qu'il serait heureux de le recevoir ?

Voilà ce qu'il est bien difficile, actuellement, de préciser.

Le commissaire Chennevier et le commissaire Belin (ci-dessous) chargés de l'enquête.



L'étrange poignard abandonné par les agresseurs auprès de leurs victimes.



Ce qui surprend, c'est l'extrême rapidité avec laquelle le professeur obtint son passeport — 24 heures ! — c'est aussi la proximité de l'arrivée de Sabatino à Bagnoles — le 7 juin — et de la date de l'exécution — le 9 juin.

Sabatino Rosselli avait annoncé son intention de repartir le 10. Le 10 juin, également, devait s'achever la cure de Carlo.

Le 9 juin au soir, les deux hommes étaient exécutés.

Rencontrèrent-ils fortuitement leurs assassins sur la route ? Avaient-ils, au contraire, rendez-vous avec des hommes, en qui ils croyaient pouvoir avoir confiance ? Voilà la question qui s'est tout de suite posée aux enquêteurs.

Après examen, ils semblent pencher pour la seconde hypothèse. Voici pourquoi :

Carlo Rosselli, nous l'avons dit, avait de bonnes raisons de se méfier. Et ce n'est pas la présence de son frère qui aurait pu lui faire oublier qu'il jouait perpétuellement sa vie. A seize heures trente, ce jour-là, Carlo et Sabatino partent pour Alençon. Ils y arrivent vers 17 h. 30. L'école dentellière, qu'ils comptaient visiter, était fermée. Ils se dirigent alors vers un magasin de dentelles, à l'enseigne du « Beau Linge », où ils achètent un mouchoir. Il est 18 heures. Le mouchoir en dentelle d'Alençon a été retrouvé dans les poches de Sabatino.

Embuscade ou rendez-vous ?

L'heure du crime est fixée aux environs de 19 heures et demie. Les deux frères ont donc dû repartir vers 18 heures et demie, puisque le trajet d'Alençon à Bagnoles est, approximativement, d'une heure. Les voici parvenus au lieu dit le Château-de-Couterne. C'est là que se prépare le drame.

Les assassins les attendent-ils en simulant « une panne » et en demandant du secours... Un rendez-vous a-t-il été fixé à cet endroit... Ce qui est certain, c'est que les deux frères descendent, sans méfiance, de leur auto. Aucun d'eux n'est resté dans la voiture. Ils ont, tous les deux, été frappés sur le bord du fossé et, malgré leur vigueur, les deux hommes n'ont pas eu le temps de réagir et de se défendre. La présence des quatre automobilistes ne les avait donc pas mis sur leur garde. Ils vinrent à eux comme on vient vers des amis. Seraient-ils descendus aussi aisément s'ils n'avaient pas reconnu des visages amis ? N'auraient-ils pas craint quelque piège, quelque guet-apens ?

— Alors, si ce double crime a été commis par des agents doubles, il sera bien difficile de les retrouver, s'ils n'ont pas déjà repassé la frontière ?

— Presque impossible, en effet. Il fallait abattre Carlo Rosselli, on a tué son frère, parce qu'il se trouvait à ses côtés. Mais on n'a pas touché son portefeuille. On a fouillé, au contraire, les poches de Carlo, avec le désir d'en faire disparaître tous les documents (listes d'adresses, lettres, etc...) qui pouvaient présenter quelque intérêt. Les meurtriers ont bénéficié d'une chance inouïe. Le boucher qui, chaque jour, passe à cet endroit vers 19 heures, était passé l'après-midi vers 16 heures. Le passage à niveau voisin fut fermé vers 19 h. 30. Les deux voitures des assassins furent sans doute les dernières à le franchir !...

Quant à Mlle Besneux, qui vit les deux voitures démarrer, elle ne peut donner de leurs occupants qu'un signalement bien vague : « Il y avait, écrit-elle, un jeune homme blond, un autre aux cheveux bruns frisés, un troisième offrant une calvitie assez accentuée... »

Se trouve-t-il, parmi ces hommes, l'inquiétant Zanatta, l'agent double ?

Au domicile de Carlo Rosselli, comme au bureau du journal *Justice et Liberté*, des hommes et des femmes montent, depuis la nouvelle de la double exécution, une garde vigilante recueillie. On lit, dans leurs regards, sur leurs lèvres muettes et résignées, l'émouvant serment que prononçaient, treize ans avant, les amis de Giacomo Matteotti, le lendemain de sa fin tragique, le serment de tous les exilés :

« Nous sommes tous des volontaires de la Mort pour reconquérir la Liberté perdue... »

Les Enquêteurs de « Détective ».



La « machine infernale » que l'on découvrit sous le capot de l'auto sanglante de la victime.

LES TROIS DÉVOYÉS DE NANTES



Michel Feildel, le premier agresseur, a été condamné à cinq ans de travaux forcés.



QUAND les jurés de la Loire-Inférieure eurent rapporté leur verdict, le visage des trois condamnés fut bien curieux à contempler. Roger Michaux, Michel Feildel et Robert Garnier, qui attaquèrent et dévalisèrent les parents de ce dernier, établis bijoutiers à Nantes,

marquèrent d'abord un sentiment de soulagement, car, s'ils étaient frappés, du moins, ils évitaient le plus grave.

Mais, en même temps, ils montraient une sorte d'étonnement, car jusqu'au dernier moment, ils avaient cru que tout finirait par s'arranger.

Ce sont, en effet, trois jeunes gens qui appartiennent aux meilleures familles de la ville. Le benjamin Michaux a dix-sept ans, et l'aîné Feildel vingt et un ans, Robert Garnier en comptant tout juste vingt.

Ce ne sont pas des enfants du malheur. Si deux d'entre eux ont perdu leur père, ils ont été tous les trois élevés par des mères admirables, mais peut-être trop tendres. Ils ont fait toujours leurs quatre volontés. La nature de leur caractère a voulu que ces volontés fussent toujours mauvaises.

Mais ils avaient l'habitude qu'on pardonne à toutes leurs frasques avec un sourire indulgent. Une paire de claques, donnée à propos, les aurait peut-être sauvés de la cour d'assises.

Et aussi se montrent-ils très réellement surpris que les douze jurés appelés à les juger, qui ont pourtant, eux aussi, des têtes de papas débonnaires, n'aient pas passé l'éponge avec la facilité à laquelle on les avait habitués.

Car — et c'est peut-être leur excuse — comment auraient-ils pu savoir ?

L'avocat de Garnier s'est écrié :

— C'est une blague d'enfant !

La blague d'enfant a consisté, pour les parents de Garnier, à tomber sous les coups des copains dévoués de leur fils l'indulgence qu'ils marquaient à celui-ci. rétabli, Mme Saget, la mère, est demeurée pendant plusieurs semaines entre la vie et la mort.

— On a beaucoup exagéré cette affaire, s'est écrié un autre défenseur.

Et c'est l'avis des victimes elles-mêmes.



En effet, M. et Mme Saget étendent aux complices de leur fils l'indulgence qu'ils marquaient à celui-ci.

Il était attendrissant de voir les efforts, quelquefois un peu puérils, que faisaient ces braves gens pour sauver les trois sales petits chenapans qui, un soir de février de cette année, les assommèrent à coups de matraque, afin de les dévaliser plus commodément.

Il est juste de dire que Garnier, par un reste de pudeur, ou, peut-être, par un orgueil de chef qui laisse aux autres le soin de réaliser les plans qu'il a établis, ne participait pas à l'expédition. Il l'avait seulement conçue dans tous les détails.

Et, à l'heure où, à Nantes, ses petits copains, sur ses instructions, abattaient sa mère et son beau-père, il dansait à Paris, l'âme légère, dans un élégant dancing du Quartier Latin.

Le coup, d'ailleurs, avait été monté à son profit.

« On voulait rendre service à Garnier, ont dit Feildel et Michaux.

Ils lui obéissaient en effet avec ravissement, le considérant comme un chef, à cause de son élégance nonchalante, de son cynisme et surtout parce qu'il avait une maîtresse.

Partant, Garnier avait besoin d'argent. Il avait déjà fait, dans ce but, quelques prélèvements dans les collections de son beau-père. Justement l'époque de l'inventaire approchait. Dans l'esprit de Garnier, un cambriolage d'envergure, détournerait les soupçons et dissimulerait ses petits largins précédents. Chef armé, il fournit ses complices en matraques, revolvers, pinces monseigneurs et cagoules.

Et ceux-ci partirent pour Nantes. Après avoir pris un Pernod-lait, pour se donner du courage, ils allèrent, vers neuf heures du soir, frapper à la porte des parents de Garnier. C'est M. Saget qui vint. Il demanda à travers le judas :

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est un télégramme, répondit Michaux.

M. Saget ouvrit. Un coup de matraque l'étendit sur le tapis de l'entrée. Quelques coups de barre de fer appliqués avec ardeur eurent raison de Mme Saget.

Le bijoutier a tout pardonné.

— J'aime toujours Robert Garnier, expliqua-t-il avec une grande faculté d'oubli. Il ne m'a jamais fait de mal.

Il y a bien les blessures qui ont entraîné chez lui une certaine incapacité de travail.

— Puisque ça ne me gêne pas dans mon commerce, a insisté M. Saget, du ton d'un homme qui estime que la justice se mêle de ce qui ne la regarde pas.

Et s'il me plaît, à moi, d'être assommé !

Mme Saget a été plus nette encore.

— Il faut voir les choses comme elles sont, a-t-elle déclaré. Nous ne sommes pas morts ! Eh bien, alors ?

Des trois cagoullards, c'est Garnier, l'instigateur du coup contre ses parents, qui fut le plus sévèrement frappé : dix ans de travaux forcés.

Les parents de Bob, les époux Garnier-Saget, se montrèrent également magnanimes pour les trois jeunes dévoyés.



M. Chonan, qui fit arrêter Feildel, s'entend féliciter par la Cour.

Les jurés n'ont pas suivi cette mère dans sa logique émouvante et miséricordieuse. Michaux a été condamné à quatre ans de prison, Feildel à cinq ans de travaux forcés, et Garnier à dix ans de la même peine.



Avec eux vont disparaître, tout au moins pour un moment, les membres les plus éminents d'un club nantais, qui avait du moins le mérite de l'originalité. Il s'intitulait : le club des anonymes, ce qui démontre chez ses adhérents un dégoût de bon ton pour toute publicité personnelle.

Ses locaux n'avaient pas le faste de ceux du Jockey-club. Ils étaient installés modestement dans une cave du quai de la Fosse. Mais ce club avait l'avantage et aussi l'ambition d'être une école de perfectionnement. Ainsi, l'utile était-il joint à l'agréable !

De même qu'à Londres, il existe, paraît-il, une école où les pickpockets peuvent améliorer leur doigté, on étudiait, quai de la Fosse, les meilleurs moyens de pratiquer l'effraction. Des séances de démonstration étaient organisées dont l'utilité n'échappera à personne, et tout ce qui intéressait le maniement de la pince monseigneur y était l'objet de savantes discussions.

C'était, à la fois, un centre d'étude et de documentation.

De curieux ornements décoraient la salle de réunion. Les murs étaient tendus de nappes d'autel. La pièce était éclairée par des cierges plantés ou des candélabres, dons des membres du club qui s'étaient spécialisés dans le cambriolage d'église.

Pour être admis dans le club, il fallait être présenté par deux parrains. Il fallait surtout avoir une vocation bien établie pour le « Fric-Frac », et appartenir à une bonne famille.

On n'acceptait pas les voyous au club des anonymes.

Dans la salle aux candélabres était installé un lit. Le membre du club qui s'était manifesté par une action d'éclat, avait droit d'y coucher une nuit. Suprême faveur.

Le club, très fermé, ne comptait jamais plus de huit membres. Garnier et Feildel y furent inscrits. Michaux n'y fut admis qu'une fois, à titre d'invité.

En effet, il était alors encore trop jeune, bien qu'il manifestât déjà un grand intérêt pour les troncs d'église et même une certaine virtuosité à les vider.

Et peut-être est-ce dans l'espoir de coucher, à son tour, dans le lit d'honneur du club, qu'il participa à l'aventure dont les jurés de la Loire-Inférieure viennent de signer le dénouement et qui aurait pu le mener à la guillotine.

Pierre BENARD.

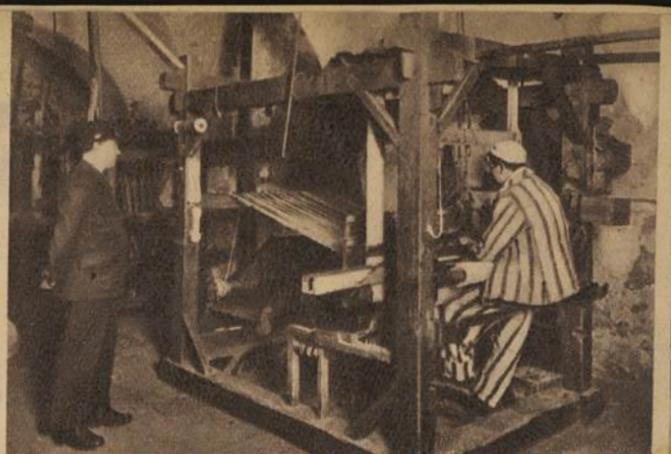




Prisons américaines... On réprime et on distrait. Le détenu va utiliser le poste de T.S.F.



Pour apaiser les passions mauvaises, on prodigue de la musique aux prisonniers. Les voici exécutant un chœur.



A Sing-Sing on tente de redonner aux détenus le goût du travail. L'un d'eux s'affaire devant ce métier à tisser.

Pierre Hamp, le prestigieux auteur de « La Peine des Hommes », nous a révélé, la semaine dernière, les détails de cette vaste organisation aux puissantes ramifications qu'est, en Amérique, le racketing.

Aujourd'hui, notre brillant collaborateur nous fait visiter, sous sa conduite, la prison de Sing-Sing, près de New-York. Prison où l'on s'efforce, en l'une de ses parties, de redonner aux détenus le goût de l'exercice d'un métier : œuvre de relèvement par conséquent. Mais Pierre Hamp nous entraîne aussi dans l'autre partie de Sing-Sing, la Maison de la Mort, où les condamnés à la chaise électrique subissent l'affreux supplice de l'attente...

UNE révolte de prisonniers, bien organisée, coupe d'abord l'électricité. L'administration pénitentiaire, privée de courant, n'a plus que ses matraques et ses armes à feu dont les détenus peuvent être frauduleusement pourvus. Autorité et émeute sont à égalité dès qu'on n'obtient plus d'énergie en tournant le commutateur. Sing-Sing tue et gouverne à l'électricité. Deux chaises capitales : celle du directeur, le Warden Lewis E. Lawes, celle de l'exécuté dans la death house : la maison de la mort.

Qu'une astucieuse insurrection prive le Warden, au visage rasé et au linge impeccable, de téléphone, de sonneries d'alarme, d'ondes de T. S. F., de sirènes, de projecteurs, de lampes, de fermetures à distance, de déclenchements mécaniques dans toute sa maison et d'appels de secours à New-York proche, le voilà réduit à n'être plus qu'un homme, mais non comme tous les autres, car il en dépasse beaucoup, même sans électricité. Il n'assiste pas au liage des supplicés sur l'autre chaise, celle qui est au bas bout du système alimenté par la Centrale. Il ne veut pas voir donner la mort : seule protestation que sa fonction lui permette contre la loi. Mais il a fait installer hors des murs la centrale électrique. Il n'approuve le courant que pour l'autorité. Sing-Sing, c'est d'abord une cheminée à fumée de mazout, des turbines et des alternateurs. L'ouvrier, devant le tableau de commande marmoréen, les pieds sur le tapis isolant, a autant d'autorité matérielle que le Warden dans sa chaise directoriale en a de morale. L'électricien fournit l'énergie de commande à l'outillage d'internement et de travail de 2.400 hommes. Aux tours de garde munies de mitrailleuses impeccablement astiquées et la bande engagée dans le chargeur, les gendarmes ont le phare de projection, le haut-parleur, le téléphone, le tableau des sonneries d'alarme. La prison est entourée de puissance, de lumière et de vociférations. L'électricité est autant gardienne que les grilles et les murs. Qu'une ombre insolite remue la nuit dans l'espace enclos ou à l'extérieur de l'emprise et la lumière la saisit, l'accompagne, l'accable. Le haut-parleur l'interroge, le commande, lui ordonne le « haut les mains » sous l'arme automatique braquée pour 120 coups à la minute.

On peut oublier Sing-Sing en s'éloignant des murs à l'extérieur, ou à l'intérieur. Que l'on aille vers une usine à l'heure de l'entrée ou qu'on se dirige vers les ateliers pénitentiaires, l'impression de s'écarter de la prison est la même. On est dans une foule masculine vouée aux machines et aux fabrications. D'abord l'embauchage, accompli par les tests, mais avec une notable différence entre l'extérieur et l'intérieur des murs judiciaires. L'âge du travail libre aux Etats-Unis est de 18 à 40 ans. L'école tient longtemps les élèves parce que l'usine ne garde pas longtemps les ouvriers. La scolarité prolongée compense l'ouvrièreté raccourcie. L'industrie ne met pas hors service les hommes de 40 ans, mais n'embauche pas au delà de cet âge américain vénérable et rognurrier. Quiconque a quitté sa place à 40 ans n'en trouvera pas aisément une nouvelle, sauf en prison, où tout le monde travaille. L'augmentation de la criminalité est surtout chez les « unskilled », les non habiles, les manœuvres. L'homme capable de science de main garde plus longtemps sa chance de ne pas être joint aux douze millions de chômeurs des Etats-Unis. Il lui arrivera même d'être accepté avec un cheveu blanc sur la tempe, le terrible premier cheveu blanc que l'ouvrier américain dissimule avec tant de soin. La vente des teintures capillaires pour hommes est considérable. Elle fournit moins les riches que les pauvres. MM. Rockefeller ou Pierpont Morgan peuvent maintenir la sincérité de leur poil. La pauvreté est comme l'amour vieilli. Il lui faut des artifices, non pour plaire, mais pour ne pas crever. Le premier

soin du Bureau des Tests dans une usine est de regarder le cheveu. Il y a des réceptionnaires que la teinture ne peut tromper. L'état civil ne donne aucune indication. Qui veut prouver sa date de naissance doit le faire par deux témoins et non par les écritures publiques.

Mais il y a le cheveu. A Sing-Sing aucun besoin de teinture prolétarienne pour travailler. Tout le monde est embauché. Une sorte de paradis du Travail. Non seulement on ne vous renvoie pas si vous ne savez rien faire, mais on vous apprend à faire quelque chose. Sing-Sing est une entreprise d'éducation professionnelle. On enseigne un métier à des gens qui, de l'autre côté du mur, n'en auront plus l'emploi, à cause du cheveu blanc. A l'intérieur de la garde des mitrailleuses, des portes éclatantes, des projecteurs, des haut-parleurs, c'est la société telle que l'Amérique en conçoit l'idéal qu'elle ne réalisera jamais : pas de chômage. Le non-travail peuple la prison d'une foule de délinquants par faim. Si la méthode pénitentiaire devenait possible au citoyen libre : du travail à tous comme de l'air pour respirer, la prison se viderait. Sing-Sing occupé à bloc : 2.400 hommes, est une conséquence des millions de chômeurs. Le test n'est plus ici une vérification de l'efficacité de l'homme pour le gain industriel, un examen de ses possibilités à se maintenir dans l'allure de la chaîne de fabrication qui détermine le bilan, mais uniquement la recherche de ses avantages personnels dans le travail. On ne vérifie pas ce dont l'industrie a besoin, mais ce dont l'individu est capable : raboter du bois, marteler du fer, imprimer du papier, coudre des étoffes, comprendre un moteur.

L'organisation sociale, qui tient hors métier le quadrangulaire, outille l'éducation professionnelle du prisonnier de cinquante ans dont dix ans de misère ont fait un voleur.

La bienfaisance équipe Sing-Sing. Elle l'a aussi fleuri pour un criminel fort riche : Charles Chapin, éditeur propriétaire du New-York World, que rien n'obligeait à tuer Mme Charles Chapin, femme charmante. Le meurtre réussit à éviter l'exécuté électro-cien et fut enfermé à vie, au lieu d'être assis à mort. Ses amis envoyèrent, pour agrémenter son séjour, une volière, une serre, tant de fleurs, de plantes rares, d'oiseaux précieux, que Sing-Sing conserve cette anomalie pénitentiaire : la prison embellie par le traitement privilégié du détenu. Si beaucoup de milliardaires devenaient assassins et que leurs amis leur fussent fidèles, les prisons contiendraient des musées. Charles Chapin, homme de lettres et de sang, est mort, mais les cacatoès, les colibris et les orchidées sont toujours là. La discipline du travail ne laisse pénétrer dans la volière fleurie que les détenus chargés de son entretien. Le délinquant n'est pas confiné aux ateliers industriels. Il accomplit les besognes de bureau, de secrétariat, d'archives, d'imprimerie. Sing-Sing ressemble à une immense coopérative de relèvement mutuel. L'autorité n'y est pas plus rude qu'à la caserne. Chacun qui fait ce qu'il doit y vit en paix, éduqué, soigné, et a le droit d'aller parler au directeur pour lui dire son malheur et son espoir. Toute l'œuvre tend à refaire de la vie, à redonner aux hommes ce que la société ou le tempérament leur a refusé : l'exercice du métier, la retenue des instincts, la prudence de vie.

Au milieu des bâtiments où s'accomplit par l'atelier, la clinique et l'école cette lutte magistrale contre le crime, une autre prison est contenue dans la prison : la death house, la Maison de la Mort qui garde les condamnés à la chaise électrique. Il y a plus de différence entre le Sing-Sing de vie et l'enceinte mortuaire qu'entre la vie libre hors des murs et la vie pénitentiaire sous la surveillance des projecteurs et des mitrailleuses. Les délinquants comme les citoyens libres ont un métier, une activité sociale. Ils servent à quelque chose : font de l'imprimerie, du mobilier, de la chaussure. Le travail les relie à l'esprit collectif. Ils ne sont pas retranchés du monde. Ils n'en sont que séparés. La vie les attend. Pour les autres, c'est la mort et il faut qu'ils l'éprouvent à chaque instant. Le mur qui les entoure est une pierre de tombe. Le poteau de torture des tribus indiennes qui jouaient longuement de la souffrance du supplicié et lui faisaient sentir la mort plus qu'ils ne la lui donnaient, a sa continuation morale dans les cellules des électrifables de Sing-Sing. Aucun attentat à leur corps. Nourriture, propreté, hygiène, soins médicaux leur sont amplement dispensés. Il faut être ouvrier à bon salaire et bien logé en maison neuve

pour disposer de cabinets à lunettes aussi impeccables, céramique blanche et torrent d'eau. Mais aucune séparation. Le condamné est pourvu de bien-être, privé d'intimité. Jamais seul avec lui-même. Qu'il sache qu'il doit mourir, ce qui n'est pas la même chose que se tuer. Cela peut durer longtemps, comme le poteau des tortures. Pour Sacco et Vanzetti, sept ans. Il y a des cheveux blancs qu'on ne teint pas, au contraire des ouvriers vieillissants. Ce sont ceux des condamnés à mort, vieillards précoces par le supplice de l'attente. Pas d'occupation. Rien dans les mains. Leur vie n'est plus que de penser à la perdre. Dès la condamnation capitale, ils sont logés en cellule funèbre, mais les recours peuvent durer des années. Dans les anciennes loges de la vieille maison de la mort, les prisonniers en attente voyaient passer ceux menés à l'exécution, car la disposition architecturale était d'un couloir central à deux rangées de cases grillagées. Ce bâtiment sert aujourd'hui de logis aux détenus bien notés de l'internement temporaire, chargés des fonctions de cuisine, de nettoyage. Les condamnés à mort ont une installation nouvelle où les cellules tracées en éventail ne permettent plus aux occupants de voir ce qui se passe chez les autres. Chacun est livré à soi et au gardien dont cette disposition facilite la surveillance, car au lieu de se promener dans un couloir et de regarder à droite et à gauche, il peut rester assis au manche de l'éventail et n'a plus à se déplacer ni à tourner la tête pour faire passer son regard sur tout. Il y est aidé par de fortes lampes masquées de son côté et lançant plein feu vers les cellules. Auparavant la lumière était à l'intérieur des barreaux, au-dessus du condamné. Attendre la mort dans l'ombre peut être un repos : le vieux cachot noir avec le pain et l'eau, le pain invisible dans les ténèbres, parce que sa mie était aussi noire qu'elles. Le condamné de Sing-Sing a du pain blanc et la lumière électrique. Aucune disposition en hauteur et sous grillage n'a jamais pu empêcher les condamnés de briser les lampes, non par insubordination, mais pour être enfin libérés de la terrible lumière constante, du supplice de la clarté plus douloureux que celui de l'ombre. Il a fallu placer les lampes à l'extérieur des barreaux, hors de la portée du bras. Il y a encore des mains crispées qui se tendent, mais inutilement. L'attente de la mort est en pleine illumination, comme une fête. Le supplice du feu. Inferno. Le condamné en est libéré chaque jour une heure dans le préau de remuement, où il est admis seul, comme dans le cercueil. La hauteur d'enceinte ne lui laisse voir que le ciel.

Au cours de cette récréation, la cellule est visitée minutieusement, le lit renversé, la paille sondée. Il y a deux grands désirs dans l'âme d'un condamné à mort sous la lumière électrique : l'admission du pourvoi et le suicide. Etre certain de vivre ou être certain de mourir. Il mange à la cuillère. Quelques-uns ont essayé de l'avalier rompue dans la soupe. Un morceau de fer dans l'estomac peut détruire un homme. Le gardien veille. La vive lumière permet difficilement de lui cacher des gestes. La cuisine inventorie le matériel après chaque repas. Cherchant une cuillère manquante, on l'a trouvée déjà presque affûtée en pointe dans une cellule dont l'occupant avait une patience de rat pour assourdir le meulage du fer sur le sol cimenté.

Des cellules qui rayonnent éventailées, une rangée touche le couloir qui mène à la mort. C'est la last day cell : la cellule du dernier jour. Le condamné n'est pas averti aux derniers moments selon l'usage français de la décollation par guillotine. Il faut qu'il se prépare à mourir. Il a douze heures, et non cinq minutes comme au boulevard Arago. Mais il peut manger tout ce qu'il désire : faire son menu lui-même.

Entrer à la chambre du supplice effarouche des moineaux dont les fientes blanches marquent le tapis caoutchouté autour du fauteuil à courroies. Les oiseaux volent par la baie de toiture formée d'une verrière blanche dont les bords laissent un espace de ventilation. Cet appel d'air ne suffit pas à évacuer la chaleur brusque de l'exécution. Un aspirateur agencé sous la verrière rejette au dehors le souffle torride de la mort électrique. Quatre bancs de bois à six places sont la commodité de vingt-quatre témoins qui ont, en outre, un crachoir et un radiateur argenté.

Au sommet du fauteuil, une cale inclinée pour recevoir la tête est recouverte d'un isolant strié. Les courroies de cuir brun dont il y a deux aux pieds avant du siège pour lier les chevilles, deux aux appuis pour tenir les bras et deux au dossier pour le torse, manquent d'astiquage. L'armée américaine n'accepterait pas sur ses soldats un équipement aussi

du
er.

Ce pénitencier modèle, près de Philadelphie, comporte d'imposantes cuisines où opèrent des détenus.

becca-
s au-
bien-
nême.
as la
emps,
Van-
on ne
sont
s par
dans
a per-
és en
r des
mai-
raient
sition
ran-
d'hui
tem-
ttéle-
ation
per-
passe
rdien
ar au
arder
nche
er la
y est
té et
la lu-
s du
être
l'eau,
mie
Sing
e dis-
s pu
non
és de
clar-
pla-
s de
spées
mort
sup-
cha-
t, où
hau-

sitée
idée,
amné
n du
être
ques-
oupe.
e un
rmet
e in-
chant
esque
pant
alage
ngée
last
mné
usage
qu'il
cinq
peut
lui-
des
apis
oi-
une
e de
er la
encé
e de
aces
ont,
r re-
Les
ieds
ap-
ar le
aine
aussi

sordide. Depuis les crottes d'oiseaux jusqu'aux bancs poussiéreux, la salle est négligée. De la cellule du dernier jour à la chambre du dernier moment, grande différence de nettoyage. Il semble que ce ne soit pas la même administration. On entre dans l'ordure tellement traquée dans tout le domaine de Sing-Sing. Si Charles Chapin, prisonnier pourvu d'oiseaux colorés et de plantes rares, avait été condamné à mort, il est vraisemblable que ses amis eussent fleuri le fauteuil. Les 150 dollars payés au bourreau pour chaque exécution ne comportent pas l'entretien de la salle, le bouquet mortuaire, ni la fourniture d'électricité, assurée par la Centrale.



Le condamné entre impeccable, baigné, habillé à neuf. Il a mangé à sa guise et à son content. Il est comblé. Au-dessus de la porte par laquelle il arrive de la cellule finale, une pancarte commande « Silence ». Non pas à lui qui a le droit de parler et qui le fait avec courtoisie. Il y a une formule :

« Je m'excuse pour toute la peine... »

Aucune brutalité dans le maniement de l'homme. Plaquer un corps sur la planche basculante de la guillotine, c'est déjà manier un mort, ne plus accorder d'égards à la sensibilité. Un condamné assis face aux magistrats et aux témoins garde sa dignité physique. S'il parle, on l'entend. S'il pleure, ses larmes sont visibles. L'attendrissement est rare. L'homme a enfin fini d'attendre de mourir. La cadavérisation est moins un supplice qu'elle n'en termine un. Il ne faut que quelques instants à beaucoup de mains pour arrimer le patient. Juste le temps de mettre dans l'ocillet l'ardillon des boucles de serrage. La jambe droite du pantalon est fendue sur le jarret pour laisser placée à la pose de l'électrode. Naguère, on foudroyait avec intermittences. On donnait plusieurs coups, par croyance scientifique qu'il fallait renouveler les chocs comme à l'assommage. L'électricité agissait ainsi qu'un marteau. Aujourd'hui, on maintient le courant. Le commutateur est dans une loge où nul de la salle ne peut voir la main du bourreau. Craquement de la mise en contact : la mort. Non pas la cessation du mouvement comme à tout être frappé juste et fort. Ce n'est pas l'immobilité qui donne ici la preuve que la vie est abolie. C'est le sursaut. Un rebondissement tellement puissant que tout le meuble tremble et les courroies craquent sous la tension des membres projetés en une frénésie qui ne crève pas la peau. Elle fume sous les deux électrodes à la tête et à la jambe. Sing-Singeing des cheveux. Ça sent le poil flambé.

La contorsion est celle de tous les corps brûlés vifs. Y a-t-il une accumulation de souffrance qui est le paroxysme de ce que l'être humain peut en contenir ou simplement le secouement d'un cadavre par l'énergie électrique ? On ne le sait pas encore. La convulsion des traits peut être réitérée par une nouvelle décharge de courant après que la mort est certaine. Mais dans la secousse qui attaque la vie, quel prodige de souffrance y a-t-il, ou rien ?

« Silence ». C'est le seul mot écrit dans cette salle.

Exécutions nocturnes, quand toute la prison dort, naguère par six le mercredi, 23 heures. Aujourd'hui par trois.

Il faut que tout soit fini avant minuit, sinon il y aurait débord d'une date.

Le corps mort n'a pas achevé ce qu'il doit à la loi qui réclame l'autopsie. Les couteaux l'attaquent dans la boucherie malpropre jointe à la salle d'exécution. Robinet de lavage sur bac de tôle. Balance pour vérifier le poids des organes tranchés. Dans un seau de fer blanc, une éponge usée où reste du sang. Cela ressemble plus à un échaudoir qu'à une clinique.

Après la découpe scientifique, le cadavre a droit à l'assemblage sauf une pièce gardée pour preuve qu'il y a eu décès d'un homme.

Le cercueil peint en gris bleuté passe à la morgue réfrigérée qui touche la salle d'autopsie. Quatorze loges : des fours de froid, en deux étages. Les cercueils de réserve sont empilés devant. La chair qu'on y loge a été mise à mort dans le respect intégral de la Science et de la Religion. Pas de sang répandu. Une commotion unique. Le foudroiement. Un peu de fumée sur un corps arqué dont on entend craquer les articulations. Une longue préparation pour habiter l'homme à l'idée de mourir, à la comparaison devant l'Eternel. C'est la reconstitution de la mise en chapelle et du bûcher. La prière copieuse avant de brûler. Il n'y a que le feu qui ait été accéléré. Le supplice mental s'est prolongé.

Pierre HAMP.



L'entrée de Sing-Sing, prison aux allures de forteresse avec ses tours de garde munies de mitrailleuses. Grilles, murs, haut-parleurs, sonneries d'alarme, tout est prévu : la Maison de la Mort ne lâche pas ses pensionnaires...

LA MAISON DES MORTS

8 JOURS

à l'essai

En réclame

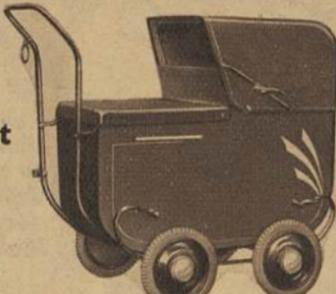
L'AUTOMATIQUE II

N° 11. — Appareil automatique pour pellicules 6x9 en bobine. Dans cet appareil il suffit d'appuyer sur un bouton pour que l'abatant s'ouvre et que l'avant porte-objectif vienne se placer automatiquement et d'un même mouvement en position d'opérer. Entièrement métallique, gainage peau, bordé métal poli, soufflet peau, viseur clair réversible, mise au point par rotation de la lentille frontale, écrous pour pied, obturateur 3 vitesses, variables et 2 poses, objectif anastigmat très lumineux « Armor » 6,3. Dispositif permettant d'obtenir deux formats, soit 6x9, soit 4x6. Dans ce cas on obtient le double de vues sur la même bobine de pellicules. Frs 258. »
Payables 21.50 par mois.

DEMANDEZ notre catalogue N° 46



Franco de port
1^{er} versement
1 mois
après
la livraison



N° 153. — Landau forme aérodynamique, caisse bois laquée, longueur totale 97 %. Capote doublée. Comp. à leviers nickelés. Pare-brise coffre dans la pointe. Cinture. Guidon nickelé. Suspension sur lames d'acier. Roues de 200x35. Caoutchoucs gris Dunlop. Frs 396. »
Payables 33. » par mois.

N° 132. — Landau caisse bois galbée, longueur 84 %. Suspension Daumont sur courroies cuir. Guidon tube entièrement nickelé. Capotage soigné. Ceinture cuir, décor moderne. Roues 225 mm., caoutchoucs genre ballon. Ce numéro se fait en bleu foncé, havane, gris et beige. Intérieurs assortis. Frs 396. »
Payables 33. » par mois.

BULLETIN DE COMMANDE N° 2

Je prie la Maison Girard et Boitte S. A., 112 rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer franco les marchandises suivantes :

N° (pour la voiture d'enfant indiquer la teinte).....

au prix de frs que je paierai frs par mois pendant 12 mois à votre compte chèques postaux Paris 979.

Fait à le 193

Signature :

Non et prénoms.....

Date et lieu de naissance.....

Profession.....

Domicile.....

Département.....

Gare.....

Girard & Boitte

112, rue Réaumur,

PARIS (2^e)

FORCE
SANTÉ
VIGUEUR

par

Le BONHEUR et la JOIE au FOYER



par la SANTÉ.

L'ÉLECTRICITÉ

L'Institut Moderne du Dr. M. A. Girard à Bruxelles vient d'écrire un traité d'Electrothérapie destiné à être envoyé gratuitement à tous les malades qui en feront la demande. Ce superbe ouvrage médical en 5 parties, écrit en un langage simple et clair explique la grande popularité du traitement électrique et comment l'électricité, en agissant sur les systèmes nerveux et musculaire, rend la santé aux malades, débilités, affaiblis et déprimés.

La cause, la marche et les symptômes de chaque affection sont minutieusement décrits afin d'éclairer le malade sur la nature et la gravité de son état. Le rôle de l'électricité et la façon dont opère le courant galvanique est établi pour chaque affection et chaque cas.

L'application de la batterie galvanique se fait de préférence la nuit et le malade peut sentir le fluide bienfaisant et régénérateur s'infiltrer doucement et s'accumuler dans le système nerveux et tous les organes, activant et stimulant l'énergie nerveuse, cette force motrice de la machine humaine.

Chaque famille devrait posséder cet ouvrage pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé afin d'avoir toujours sous la main l'explication de la maladie ainsi que le remède spécifique de la guérison certaine et garantie.

C'EST GRATUIT.

Hommes et femmes, célibataires et mariés, écrivez une simple carte postale à Mr le Docteur M. A. GIRARD, 30, Avenue Alexandre Bertrand, BRUXELLES-FOREST, pour recevoir par retour, sous enveloppe fermée le précis d'Electrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs. Affranchissement pour l'étranger : lettres fr. 1.50 — cartes fr. 0.90

Le traité d'Electrothérapie comprend 5 chapitres :

1^{re} PARTIE :

SYSTÈME NERVEUX.
Neurasthénie, Névroses diverses, Névralgies, Névrites, Maladies de la Moelle épinière, Paralysies.

2^{me} PARTIE :

ORGANES SEXUELS et APPAREIL URINAIRE.
Impuissance totale ou partielle, Varicocèle, Pertes séminales, Prostatite, Écoulements, Affections vénériennes et maladies des reins, de la vessie et de la prostate.

3^{me} PARTIE :

MALADIES DE LA FEMME.
Métrite, Salpingite, Leucorrhée, Écoulements, Anémie, Faiblesse extrême, Aménorrhée et dysménorrhée.

4^{me} PARTIE :

VOIES DIGESTIVES.
Dyspepsie, gastrite, gastralgie, dilatation, vomissements, aigreurs, constipation, entérites multiples, occlusion intestinale, maladies du foie.

5^{me} PARTIE :

SYSTÈME MUSCULAIRE et LOCOMOTEUR.
Myalgies, Rhumatismes divers, Goutte, Sciatique, Arthritisme, Arthro-sclérose, Troubles de la nutrition, Lithiases, Diminution du degré de résistance organique.

PRIME
à nos lecteurs

4
lampes



Garanti 1 AN

Ce poste équipé avec 4 lampes "MAZDA" 1^{er} choix, fonctionne sur courant 110 volts, 130 volts ou 220 volts. Ébénisterie élégante système anti-parasites breveté. L'appareil consomme UN centime par heure. Il est livré complet, prêt à être mis en service. Valeur exacte actuelle : 500 francs. Cédé aux 1000 premiers lecteurs à

245^{fr.}

LE PAIEMENT A LIEU APRÈS RÉCEPTION ET COMPLÈTE SATISFACTION.

Envoyez aujourd'hui même votre commande et ce bon aux Établissements

"MONDIA"

La T.S.F. POUR TOUS, 51, R. du Rocher, PARIS

734

PIERRE BASSAC
LA VIE SEXUELLE
(Précis d'Initiation)

P. AULAIR
LA LEÇON D'AMOUR
(Traité d'Éducation Intime)

MARIE C. STOPES
L'AMOUR ET LE MARIAGE
Chaque vol. fco domicile en paquet clos cont. remb. de 12 fr.

LIBRAIRIE CRITIQUE
25, Rue de Vanves, PARIS — 14^e

LES NERFS NOUS TUENT AVANT L'ÂGE

L'accroissement constant de la mortalité, due directement ou indirectement aux maladies nerveuses et leurs néfastes conséquences sociales, préoccupent de plus en plus les autorités publiques et le corps médical.

Il y a des signes qui ne trompent pas : les membres rompus en rentrant le soir, les essoufflements au haut de l'escalier, les crampes dans les jambes, la migraine, les névralgies, le lumbago, les cafards sans raison, la mauvaise humeur, les maux d'estomac, le manque d'appétit, les constipations sporadiques, les bégaiements causés par l'émotion, les étouffements, les battements de cœur, angoisses respiratoires, insomnies, obsessions, cauchemars, la timidité invincible, les idées de fugue ou de violence, les bouffées de chaleur, le manque de maîtrise de soi-même, les envies insurmontables d'excitants (alcool, café, tabac), la fatigue, l'épuisement, le découragement, les idées noires et aussi les déficiences viriles — sont autant d'indices d'un état malade du système nerveux. Ils affectent tous les organes, ils se révèlent à tous les âges, chez l'homme comme chez la femme.

Les médecins sont unanimes à proclamer qu'une négligence impardonnable peut avoir des conséquences très graves (maladies incurables, infirmités durables ou même la mort subite). Aussi insistent-ils pour que les malades agissent dès les premiers symptômes avec énergie !

Je vous offre ici une méthode simple et infailible pour combattre avec succès garanti ces maux. A l'âge de 76 ans, me portant grâce à cette méthode à merveille, je vous propose de l'indiquer gracieusement, parce que je réalise parfaitement votre état d'esprit, après avoir tant essayé, après avoir dépensé tant d'argent sans résultat. Je pourrai ainsi vous ramener à la santé, à la tranquillité, vous rendre le sommeil, vous délivrer de toutes vos souffrances et de toutes vos douleurs. Vous pourrez ainsi récupérer la vigueur et la puissance perdues prématurément.

Ecrivez-moi donc en toute confiance à l'adresse suivante : E. SOURCIN (Ser. 60) 31, rue La Boétie, Paris (8^e). Vous recevrez par retour du courrier, sous pli confidentiel, gracieusement et franco, le livre : Les Défaillances du Système nerveux.

Les résultats vous émerveilleront en peu de temps comme ils ont étonné des milliers de malades et désespérés de tout âge. Vous reprendrez la joie de vivre, la liberté de votre volonté, l'intégralité de vos forces physiques et intellectuelles.

E. SOURCIN.

LIVRES RARES ET CURIEUX

demandez tous mon catalogue illustré (archi-curieux) envoi discret contre 1 fr. M^{me} V. RAVELEAU à Noisy-le-Grand (S.-&-O.)

VOULEZ-VOUS RETROUVER LA JEUNESSE ET LA FORCE DE VOS VINGT ANS ?

C'est maintenant possible, car on a découvert que le VIEILLISSEMENT PRÉCOCE (faiblesse sexuelle, impuissance, neurasthénie, fatigue intellectuelle, manque de mémoire, lassitude générale, etc., etc.) était dû au mauvais fonctionnement des GLANDES A SÉCRETION INTERNE (glandes endocrines).

Les sécrétions internes de ces glandes, les HORMONES sont déversées directement dans le sang. Elles conditionnent tout le développement de l'être humain, toute sa formation physique intellectuelle, tout son caractère propre. Elles agissent les unes sur les autres, elles forment un « TOUT » et la sécrétion de chacune conditionne le bon fonctionnement de toutes les autres.

On connaît maintenant la cause de cette sénilité précoce et l'on sait également qu'il est possible d'apporter par voie buccale aux glandes défaillantes le secours d'hormones prélevées sur des animaux jeunes. Les hormones secrétées par chaque glande sont identiques dans toutes les espèces. L'activité des extraits

glandulaires prélevés sur des jeunes animaux est identique pour l'homme à celle des extraits qui seraient prélevés sur des êtres humains. Il est donc possible de faire en quelque sorte un véritable apport de « sérum humain jeune » à l'homme prématurément vieilli. C'est ce qui a été réalisé pratiquement avec les DRAGEES ORMOPHYSE. Ces dragées sont composées des extraits glandulaires suivants (prélevés sur de jeunes animaux) : hypophyse, lipoides orchitiques surrénales, thyroïde, prostate, dans les proportions que la nature a fixées. A ces extraits sont associées des substances organiques végétales nécessaires à la nutrition des cellules et des tissus, de plus elles fournissent au système nerveux le phosphore assimilable dont il a absolument besoin. En vente dans toutes pharmacies (30 fr. la boîte).

Les Laboratoires ORMOPHYSE, 40, rue d'Alsace-Lorraine, Malakoff (Seine) envoient discrètement et sur simple demande, contre 1 fr. (en timbres pour frais), un échantillon et une très intéressante notice sur les fonctions endocriniennes.

Pour la publicité dans "DÉTECTIVE" s'adresser à G. BALLY

50, rue de Châteaudun, Paris-9^e — Tél. : Tri. 81-12

HALLUCINÉS



A Saint-Victor-la-Côte, bourg pittoresque du Gard, que dominent les ruines du château de Sabran, des pierres étaient mystérieusement lancées la nuit dans le fournil d'un boulanger. Les villageois se mirent vainement aux aguets.

AVIGNON
(De notre correspondant particulier.)

Lorsque reviennent les chaleurs, en Provence et dans le Languedoc voisin, certaines manifestations étranges attirent l'attention générale et l'ensemble de ces phénomènes mérite un petit examen.

En quoi consistent-elles, d'abord, ces manifestations ? En exactions diverses dont les héros, ou, mieux, tout simplement, les protagonistes, semblent avoir perdu ou leur libre arbitre ou le sens des réalités.

En quoi se résument-elles ?... En quelques excentricités qui ne font de mal — on est heureux de le reconnaître — à personne et qui apportent à la vie de tous les jours un dérivatif s'accompagnant d'un parfum bizarre et léger de mystère.

En un mot, c'est souvent ce qu'il a été convenu d'appeler « le travail du cha-

peau » et c'est ce que Pagnol définit — en reprenant à son compte une vieille histoire marseillaise — de la sorte : « Ce sont des gens dont le cerveau fait entendre, lorsqu'ils marchent : flac ! flac ! flac ! »

Ah ! le soleil !... Dieu trop généreux qui dispense aux humains, avec prodigalité, une chaleur, une verve, un esprit, une agitation qu'ils ne sont ni capables ni dignes de supporter !

Nous avons — pour n'en recueillir que quelques exemples — relaté ici les démoniaques aventures de ces prêtres et prêtresses de Satan qui, près d'Avignon, au hameau de la Croix-Verte, se livraient, la nuit, à d'étranges offices ! C'étaient, à la clarté de cierges posés sur le plancher, les danses, les sarabandes, les incantations de femmes et d'hommes nus, que la jeune Marie Caserta, impudique et belle de la splendeur de ses vingt ans, menait,

en stimulant chacun de la voix, du geste et de la pointe de ciseaux acérés.

A quelques kilomètres de là, à Fyragues, dans les Bouches-du-Rhône, au cœur de ce jardin des primeurs de la France où la légume est reine, la gendarmerie était alertée : une ferme isolée venait d'être attaquée à main armée.

La brigade de Châteaurenard se dépêchait sur place. Les fermiers Spiridion, la mère, le fils et la fille faisaient aux gendarmes cet horrible récit :

— Nous allions nous coucher lorsque, soudain, un groupe de jeunes gens, la tête recouverte de la cagoule, firent irruption dans la ferme. Ils nous ont roués de coups et fait subir, par la force, d'odieux traitements !

Les gendarmes ouvraient aussitôt leur enquête. La brigade de police mobile de Marseille était mise sur pied par les soins du Parquet de Tarascon.

Enfin, le maréchal des logis Chabrolin, de Châteaurenard, découvrit le pot aux roses : les membres de la famille, en une crise collective, s'étaient réciproquement tapés sur la figure.

Il n'y eut pas de suite judiciaire.

Nous voici, maintenant, dans le Gard, à Saint-Victor-la-Côte, village pittoresque que dominent les ruines du château des seigneurs de Sabran.

Un boulanger de l'endroit, désireux de vendre son commerce pour entrer dans l'administration des P. T. T., trouvait comme acquéreur de son fond un honorable boulanger d'un village voisin, M. Barnier...

En signant l'acte de vente en faveur de M. Barnier, le boulanger oubliait — ou feignait d'ignorer — que son voisin avait un fils qui travaillait dans la boulangerie.

Résultat : la succession de M. Vincent fut catastrophique. Chaque nuit, malgré une surveillance assurée par les villageois en armes, surveillance qui durait jusqu'au matin, des pierres étaient jetées, avec accompagnement de menaces verbales, dans le fournil.

On n'a jamais eu la clef du mystère.

Après Saint-Victor-la-Côte, voici la maison hantée de Rochefort-du-Gard ; il s'agit de la ferme de l'Estagnon, perdue au cœur des vignobles. Elle présente une autre forme d'hallucination : un soir chaud de ce début de juin, alors que subsiste, lourde, sur les vignes, la torpeur de la journée embrasée, une fillette de quinze ans, la petite Thérèse Penado, ne pouvant s'endormir, entendit trois coups frappés sur le plancher de sa chambre, puis une voix s'élevait :

« Thérèse, c'est Elvire Lopez qui te parle. Je suis morte en couches, dans cette chambre, il y a quatre ans. Je reviens aujourd'hui pour te demander de faire dire, dans la chapelle de Notre-Dame-de-Lourdes, de l'église de Rochefort, une messe à ma mémoire. »

L'enfant, interdite, et ses parents, rassemblés à son appel, réalisaient le désir qui leur avait été si étrangement exprimé : une messe solennelle était célébrée, dimanche dernier, en présence de tout le village.

Le soir, la même voix vint remercier la petite Thérèse et ses parents, dans les termes suivants :

« Mes amis, je vous remercie et je vous attends dans l'éternelle félicité ! »

Ainsi finissent, pour aujourd'hui, les histoires dont, l'été naissant, et déjà torride, apporte, en Provence et dans le Languedoc, la féconde germination.

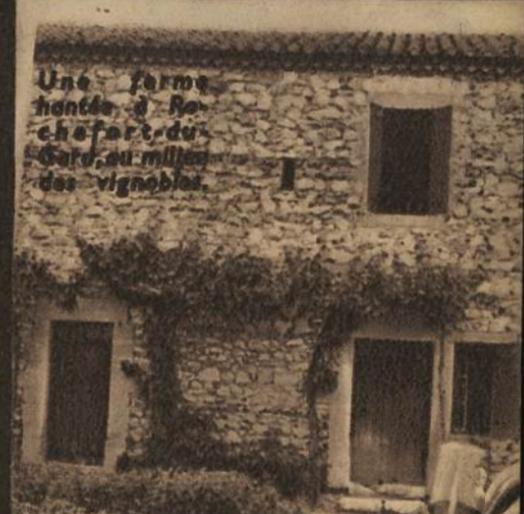
D'ici à l'automne — il fait chaud, les cerveaux bouillonnent ! — il y en aura peut-être d'autres...

Alors, attendons, pour en connaître le terme, les premières pluies de l'hiver !

Henri BECRIAUX.



Les enquêtes ne sont pas toujours faciles. Il existe tant d'illuminés, d'hénergés, de bavards et de discrets !



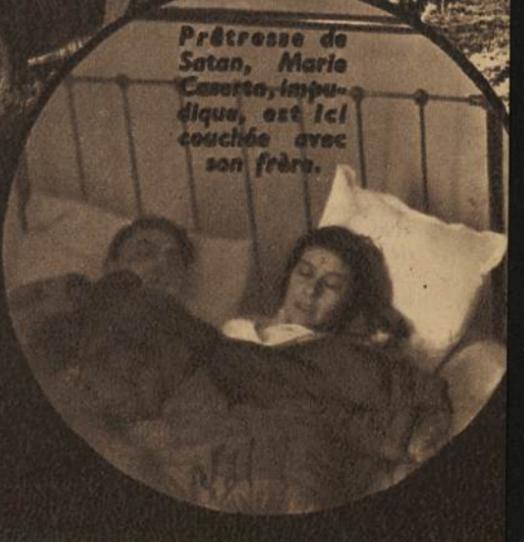
Une ferme hantée à Rochefort-du-Gard, au milieu des vignobles.



Mme Spiridion, sa mère et son frère prétendaient que leur ferme avait été attaquée.



Une étrange voix parlait à la petite Thérèse Penado dans la ferme paternelle.



Prêtresse de Satan, Marie Caserta, impudique, est ici couchée avec son frère.

PARLEZ-NOUS DU BYRRH...



Quand un client sympathique
Dit : "Je ne sais quoi choisir..."
Moi, qui soigne ma pratique,
Je n'hésite pas :
"Un BYRRH"

le garçon de café

BYRRH

NATUREL - SAIN - PARFAIT TONIQUE

CADEAU Pour le recevoir gratuitement et franco, le réclamer aux Etablis. Byrrh, Bureau DB, à Thuir (P.-Or.). C'est un livre de comptes indispensable dans tous les ménages.



A Saint-Vallier, chez les Seguin, avant les aveux tardifs de la meurtrière, on sonde la fosse à purin.

LYON.
(De notre correspondant particulier.)

C'EST un véritable crime paysan. Crime d'intérêt, de haine remâchée des années durant dans une atmosphère quotidienne de nervosité, de crainte, d'angoisse.

Le drame s'est déroulé dans le bas-quartier de Saint-Vallier, petite ville de la Drôme qui s'étire en bordure du Rhône et que connaissent bien les touristes qui se rendent dans le Midi par la Route nationale n° 7.

Au sud de l'agglomération, une jolie petite rivière poissonneuse, la Galaure, vient se jeter dans le fleuve. C'est un coin coquet, tranquille où il fait bon vivre ; aussi, ces dernières années, a-t-on fait construire plusieurs villas le long de la rivière, en bordure du quai d'Alger.

Dans une de ces maisons vivaient Louis-Marius Seguin, âgé de 41 ans, comptable à la Société « L'Electro-Porcelaine », sa femme née Marthe Collet, d'un an plus jeune, leurs deux enfants, Claude 12 ans et Robert 10 ans ; son père M. Claude Seguin, 69 ans, et son beau-père, M. Francis Collet, 77 ans.

Un vaste jardin potager s'étendait derrière la maison et les deux pères l'entretenaient avec un soin jaloux. La famille pouvait être heureuse et vivre assez aisément. Mais le mauvais destin veillait...

MM. Claude Seguin et Francis Collet, en vrais jardiniers, se levaient tôt. Il n'était guère plus de cinq heures du matin lorsque, l'autre jour, M. Claude Seguin sonna à la porte de la gendarmerie :

— Venez vite chez moi ! Un malheur est arrivé ! On a assommé mon fils !

Deux gendarmes le suivirent rapidement ; le corps de M. Louis Seguin, à demi vêtu, gisait à la renverse dans la courette contre la maison. La tête fracassée reposait dans une large flaque de sang ; à quarante centimètres du sol, le mur de la petite étable, où deux chèvres bêlaient lamentablement, était également éclaboussé d'abondantes taches rouges. Les mêmes gouttelettes parsemaient la muraille jusqu'à la toiture assez basse, ainsi que, de l'autre côté, le mur de soutènement du petit chemin qui conduit du perron de la maison jusqu'au jardin.

Louis Seguin avait dû sortir la nuit pour aller aux W. C. ; il portait une chemise blanche avec son col et sa cravate ; son pantalon était tombé au-dessous des genoux.

La mort était survenue environ deux heures après le repas, c'est-à-dire vers onze heures du soir. Un premier coup violent, d'un instrument contondant et tranchant, le frappa près de la porte du réduit d'où il devait sortir. C'est là qu'on releva les premières traces sanglantes. Mais cette première blessure grave n'était pas mortelle. Le malheureux dut faire quelques pas encore et, rejoint au milieu de la courette par son agresseur, il succomba sous le nouvel assaut, terrible, forcé. Le cri-

minel frappa, frappa encore, alors que le comptable, le crâne en bouillie, ne respirait déjà plus. Le médecin légiste releva vingt-deux plaies sur le crâne, et une blessure légère — vraisemblablement une lésion de défense — à la base du pouce droit.

Les conclusions de l'autopsie permirent d'utiles déductions. Les vingt-deux coups — dont quelques-uns portés sur l'homme déjà mort — témoignaient de la part du criminel d'une



Claude Seguin, père de la victime, dont il découvrit, à son réveil, le cadavre.

haine féroce, d'une vieille rancune à assouvir. Mais aussi, les blessures ne paraissaient pas aussi profondes qu'elles auraient dû l'être au cours d'un assaut aussi acharné.

Conclusions : le crime avait dû être commis par une personne relativement faible, qui devait nourrir contre la victime une haine terrible et qui devait craindre de revoir Louis-Marius Seguin vivant en face de soi.

Le lendemain partaient de Lyon M. le commissaire Subra, de la 10^e brigade mobile, avec les inspecteurs Marnat et Gaillard, suivis deux jours plus tard par M. Quérillac, commissaire divisionnaire.

— Mon mari, déclara tout d'abord Mme Seguin, s'est levé dans la nuit. Je ne pourrais pas préciser l'heure. Je ne m'en suis pas trop étonnée parce qu'il était gazé de guerre et qu'il éprouvait parfois des sensations d'étouffement. Il lui arrivait alors souvent, surtout en été, de se lever

pour aller au dehors respirer l'air frais. C'était d'habitude vers deux heures du matin, mais il est possible que cette nuit-là il se soit levé plus tôt.

« Malheureusement, je me suis rendormie et n'ai rien entendu. »

Et elle achevait par cette réflexion, d'une voix entrecoupée de sanglots : — C'est terrible ! Je dormais pendant qu'on me l'assassinait à deux pas de moi !

On s'étonna un peu, sans trop insister. Mais une voisine, Mlle Fumat, dont la fenêtre s'ouvre à une vingtaine de mètres de la courette, avait entendu vers 10 heures 15 ou 10 h. 30 des gémissements.

— J'étais seule chez moi, expliqua-t-elle. Je n'ai pas osé sortir. D'ailleurs pouvais-je penser qu'on venait d'assassiner quelqu'un !

Mais la voisine ajouta cette phrase qui ne pouvait manquer de retenir l'attention des enquêteurs :

— Après les gémissements, j'ai entendu fonctionner une pompe qui se trouve dans une petite cave près de chez moi.

L'assassin, qui devait être couvert de sang, s'était très certainement lavé les mains. Ce n'était pas la première fois qu'il venait là puisqu'il connaissait l'existence de cette pompe invisible du dehors.

Peu à peu, les recherches se circonscrivaient. Mais le mobile du crime ? Les enquêteurs, patiemment, établissaient les bases qui serviraient de point de départ à l'accusation.

Dans la poche du mort — et cette découverte avait tout d'abord été tenue secrète — on avait trouvé une lettre d'un huissier répondant à une demande de renseignements sur les



La victime Louis-Marius Seguin fut tuée à coups de barre de fer par son épouse. De fréquentes querelles d'intérêt les divisaient âprement.

LA COALITION SANGLANTE

moyens que lui, Louis Seguin, pouvait employer pour mettre à la porte de chez lui son beau-père, M. Francis Collet.

D'autre part, le jour qui précéda le drame, un voisin avait entendu le comptable crier à son beau-père :

— Je te mettrai à la porte d'ici. Et ça ne me coûtera que 5 fr. 25 par jour de pension alimentaire.

Ainsi les enquêteurs mettaient le doigt sur la plaie vive. Le soir même une nouvelle querelle avait éclaté entre les deux hommes ; on en avait perçu les échos du dehors, mais non les motifs ; sans doute les mêmes que les précédents. Les policiers, lancés sur cette piste, apprirent que la villa habitée par la famille Seguin-Collet avait été construite sur le terrain de M. Collet. Celui-ci aurait même avancé de la main à la main une somme de 4.000 francs pour la construction. Il avait donc quelques droits pour se considérer chez lui.

De plus en plus, les enquêteurs se sentaient sur la bonne route : ils se trouvaient en présence d'un drame familial motivé par l'intérêt. Mais qui avait tué ?

Trois personnes devaient être interrogées à fond, poussées à bout : la veuve, le père, le beau-père.

On commença par Marthe Seguin. Les gens du pays et les enquêteurs avaient été frappés par l'attitude glaciale de cette femme le matin même où l'on apprit l'assassinat de son mari. Elle opposa aux questions de M. Quérillac une attitude farouche.

L'interrogatoire dura depuis cinq heures, dans une salle de la mairie. Sur la place, la foule s'était amassée, avide de savoir. Les conversations étaient animées. Tout à coup, un

Francis Collet, beau-père de la victime, fut, aux dires de la meurtrière, à l'origine de ce drame paysan.



grand silence s'abattit sur tous ces gens. La porte de la mairie s'ouvrit et l'on vit apparaître M. Querillac avec la veuve Seguin.

Elle se troubla et, tremblante, les yeux humides, elle murmura :

— Oh ! Ceux-là !...

Elle paraissait si émue que M. Querillac essaya de profiter de cette défaillance. Mais Marthe Seguin s'était ressaisie déjà :

— Je reconnais que tout nous accuse, dit-elle.

Puis comme si elle parlait à elle-même :

— Alors ce seraient eux deux qui auraient fait ça ? parlant évidemment des deux vieillards.

Et, fermement :

— Vous êtes bon avec moi, monsieur, je vous remercie, mais je ne sais rien.

Bien différents furent les deux vieillards. Deux rocs.

On avait enlevé le corps de la victime depuis une demi-heure. Le père Seguin vint ouvrir l'étable pour faire sortir les chèvres. (« Il faut bien qu'elles prennent l'air », avait-il dit.)

Pour ouvrir cette porte il avait dû marcher dans l'horrible flaque faite par le sang frais de son fils. Il n'avait pas bronché. Les éclaboussures des murs avaient fait frémir des inconnus attirés par la tragédie ; le père demeurait impassible.

M. Francis Collet demeurait tout aussi calme.



Les curieux s'assemblent devant la maison des Seguin, lieu du drame.



Le garde champêtre Cathelon montrant l'endroit où fut trouvé le cadavre.

cette affaire n'avait pas quitté mon esprit — mon mari est sorti avant de se coucher. Je l'ai rejoint dans la cour et je lui ai demandé : « C'est bien sérieux, ce que tu disais ? Tu veux réellement mettre mon père à la porte ? » Il m'a répondu : « C'est tout ce qu'il y a de sérieux. C'est irrévocable. »

« Alors j'ai pris une barre de fer qui se trouvait là et je l'ai frappé de toutes mes forces. »

L'atroce aveu commencé, Marthe Seguin paraissait soulagée comme si elle s'était libérée d'un poids qui lui écrasait la poitrine.

Elle précisa encore en sanglotant que, après le crime, elle s'était lavé les mains à la pompe que Mlle Fumat avait entendu fonctionner et qu'elle avait aussi lavé la barre de fer ensanglantée. Puis elle alla jeter son arme terrible dans une cuve d'eau, près de chez elle.

Marthe Seguin est maintenant à Valence, livrée aux terribles combats de sa conscience. Le jour des obsèques, on l'avait vue se jeter sur le cercueil, dans une crise nerveuse qui avait secoué tous les assistants. Elle avait proféré des paroles inintelligibles. Les témoins se souviennent aujourd'hui, et ils croient bien que ce jour-là, rongée par son atroce remords, elle avait supplié :

— Pardon, Louis !

J. BARRAUD.

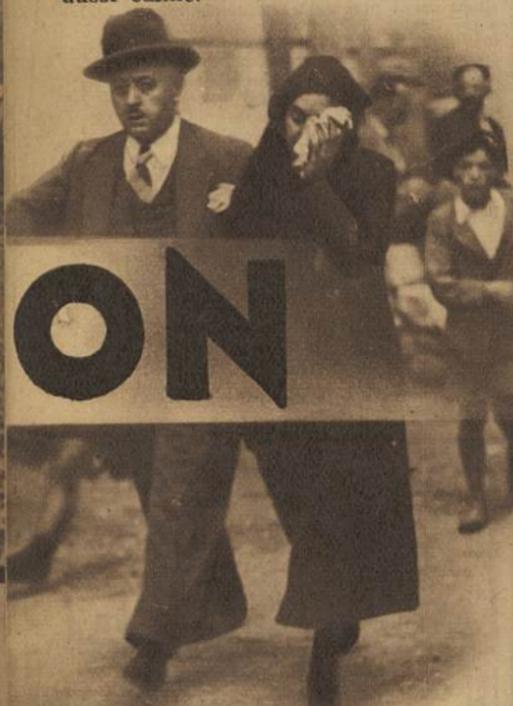
L'étrangleur de Châteaudun

Dans notre article consacré, la semaine dernière, au meurtre de la malheureuse petite Cuyer, nous relations que René Mullard, inculpé du crime, avait reçu de pernicieux exemples de la part de son ex-beau-père, Charles Plé. Nous signalions notamment que celui-ci avait abusé d'une fillette de treize ans, mais qu'il n'en avait pas moins été acquitté devant le tribunal de Châteaudun.

A la suite de cette information, M. Sieurac, procureur de la République, nous écrivit :

« Plé n'a pas été acquitté par les juges de Châteaudun, mais par les jurés de la Cour d'assises d'Eure-et-Loir, siégeant à Chartres. »

Devant le tribunal de l'opinion, l'impunité du sadique n'en reste pas moins scandaleuse. On ne peut toutefois que féliciter l'éminent procureur Sieurac de rejeter, au nom des juges de Châteaudun, la responsabilité de cet acquittement. Cela démontre que les magistrats châteaudunois tiennent, eux aussi, pour réprovable la trop grande mansuétude accordée, à Chartres, au coupable dénaturé.



La femme Seguin, accompagnée du commissaire Querillac, vient de subir son premier et long interrogatoire.

Plus on réfléchissait à ce drame, plus fortement l'on se rendait compte qu'un véritable conseil de famille avait dû se tenir pour délibérer sur ce qu'il fallait dire de la nuit tragique et des événements qui l'avaient provoquée.

On essaya de cacher le grave sujet de division. Les enfants devaient dire que les querelles étaient sans importance, leurs sujets insignifiants.

Malheureusement il y eut les témoignages des voisins, la lettre de l'huissier. Eh bien, puisqu'on ne pouvait le taire, du moins afficherait-on une impassibilité totale, comme si la menace était sans conséquence.

Mais les policiers sentaient qu'ils allaient toucher au but. Ils laissèrent aux coupables présumés un répit trompeur de vingt-quatre heures, puis brusquement, ils revinrent et emmenèrent Marthe Seguin à la mairie.

Décontenancée, à bout de forces, elle finit par lâcher :

— Oui, c'est moi et moi seule qui l'ai tué.

Ainsi tout s'expliquait : la haine tenace, l'acharnement du faible qui a peur de voir sa victime se relever, se défendre et aussi accuser.

— Mon père et mon mari s'étaient disputés au repas de midi au sujet de la maison. J'étais excédée par ces discussions et j'étais atrocement peinée de penser que mon mari pouvait jeter mon père à la rue.

« Un peu après dix heures du soir —

LE BAIN DE VAPEUR SURVAPORISÉE CHEZ SOI

120.000 appareils vendus depuis 1929

PRÉVIENT, COMBAT et GUÉRIT obésité, constipation, rhumatisme, mauvaise circulation, insomnies, âge critique, troubles nerveux etc... REMPLACE LES CURES THERMALES.

L'appareil complet à 4 degrés 425 fr.

LA SUDATION SCIENTIFIQUE

9, rue du Faubourg-Poissonnière, PARIS

(Taitbout 55-99, Provence 77-30, 31 et 32)

Brochure gratuits et franco sur demande.



PRÉPARATION AU B.S.P. BREVET SPORTIF POPULAIRE

Jeunes gens et adultes, qui désirez conquérir rapidement ce nouveau diplôme d'Etat et profiter des nombreux avantages qui y sont attachés, souvenez-vous que la méthode DYNAM constitue le meilleur entraînement au B. S. P. et vous assure le succès aux épreuves exigées ! De plus, le DYNAM-INSTITUT (Titulaire de la Médaille de l'Education physique) attribuera des RECOMPENSES SPECIALES A TOUS LES LAURÉATS QUI AURONT ÉTÉ SES ÉLÈVES.

Qu'est-ce donc que la méthode Dynam ?

C'est avec juste raison qu'on nous appelle les « Constructeurs de Muscles ». En trente jours, nous pouvons transformer votre corps d'une manière que vous n'auriez jamais crue possible. Quelques minutes d'exercices chaque matin suffisent pour augmenter de 4 centimètres les muscles de vos bras et de 12 centimètres ceux de votre tour de poitrine. Votre cou se fortifiera, vos épaules s'élargiront. Nous pouvons non seulement développer vos muscles, mais encore élargir votre poitrine et accroître la capacité de vos poumons. A chaque respiration, vous remplirez entièrement vos poumons d'oxygène, et votre vitalité ne sera pas comparable à ce qu'elle était auparavant.

Et en cent cinquante jours

Il faut compter cent cinquante jours pour mener à bien et parfaire ce travail ; mais, dès le septième jour, les progrès sont énormes.

Vous verrez vos muscles se gonfler sur vos bras, vos jambes, votre poitrine et votre dos. Vous serez fier de vos larges épaules, de votre poitrine arrondie, du superbe développement de la tête aux pieds.

Nous agissons également sur vos organes intérieurs

Vous serez mieux et vous vous sentirez mieux que jamais vous ne l'avez été auparavant. Nous ne donnons pas seulement à vos muscles la fermeté dont la préférence vous émerveille, mais nous vous donnons encore l'énergie, la vigueur, la santé. Rappelez-vous que nous ne nous contentons pas de promettre ; nous garantissons ce que nous avançons. Faites-vous adresser par le DYNAM-INSTITUT le livre GRATUIT : Comment former ses muscles. Retournez-nous le coupon ci-joint dès aujourd'hui. Ce livre vous fera comprendre l'étonnante possibilité du développement musculaire que vous pouvez obtenir.

BON GRATUIT à découper ou à recopier DYNAM-INSTITUT (Groupe A 51) 25, rue d'Astorg, PARIS-8^e.

Veuillez m'adresser gratuitement et sans engagement de ma part votre livre intitulé Comment former ses muscles ainsi que tous les détails concernant votre garantie. Ci-inclus 1 fr. 50 en timbres-poste pour les frais d'expédition.

Nom Adresse

Cabinet R. Barrau

Divorces, Renseignements, Recherches, Surveillance, Protection (Paris-province), 30, rue Le Peletier, Paris-9^e. T. Provence 56-18.

UN NEZ CORRECT



s'obtient avec ZELLO-PUNKT Notice explicative sur demande sous enveloppe fermée à SANOS, 16 bis r. Vivienne, Rayon 162, PARIS

Pour la Publicité dans "Déetective" s'adresser à

G. BALLY

50, rue de Châteaudun Paris (9^e) - Tél.: Tri. 81-12

LIVRES CATALOGUE GÉNÉRAL ILLUSTRÉ

soit 1 franc en timbres-poste. En magasin 10.000 ouvrages inédits, illustrés

LIBRAIRIE, 7, RUE DE LA LUNE - PARIS

Ecrivez ou venez voir. - Entrée libre de 9 h. à 19 h.

Offre non valable pour la Belgique.



RIDES, patte d'oie, coin du nez, de la bouche, du front, etc. : poches des yeux, paupières frisées, points noirs, bajoux, cou flétri, strié, etc. en 8 J. Dispersé en 1 mois. Méth. nouv. sensationnelle. Facile chez soi, en secret. Ecrivez-moi pour envoi gratuit 5 sur MAS, 36, r. de la Glacière, Paris

LA PLANTE QUI FAIT MAIGRIR

SANS DROGUES NI RÉGIME avec l'extrait de GANDHOUR Vous pourrez maigrir du corps entier ou de la partie désirée pour conserver votre allure jeune, votre agilité et mieux vous porter, résultat visible dès le 6^e jour. Recommandé par le corps médical. Notices et ECHANTILLON GRATUIT Laborat. GANDHOUR, 8, rue Michodière, PARIS.

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau. Facile et discret (1 à 3 applicat.). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Hémostase. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis. Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente. INST. BIOLOGIQUE, 59, rue Boursault, PARIS-17^e

Confidences

RUBRIQUE GRATUITE OUVERTE A NOS LECTEURS

1° Dans nos colonnes, nous répondons exclusivement aux questions présentant un intérêt général : hygiène, santé, beauté, culture physique, éducation de la volonté, suggestion, psychologie, technique policière, sexualité, occultisme, sciences, lettres et arts. Joindre à chaque demande un bon « Confidences ».

2° Nous répondrons par lettres individuelles (sous pli fermé sous enveloppe blanche) aux demandes de consultations personnelles : horoscopes, analyses d'écritures, orientation professionnelle, conseils relatifs à la vie sentimentale et à toute chose concernant la vie privée. Joindre à chaque demande, pour ce second mode de réponse, douze bons « Confidences ».

3° Il n'est traité qu'un seul cas dans la même lettre.

Un déshérité du sort. — Depuis des années je tente, sans résultat, des expériences de transmission de pensée, à l'aide de bagues, montres, pendules, parfums, etc... J'ai également essayé — en vain — ma chance, en me basant sur l'astrologie.

Tous les spécialistes sérieux insistent sur la nécessité d'un entraînement préalable à toute tentative d'action télépsychique à distance. Cet entraînement comporte : 1° l'éducation de la concentration mentale; 2° l'exercice de l'insuffisance ainsi acquise sur des sujets non pas lointains, mais présents. Faute d'être rompu à l'expérimentation directe (hypnotisme et suggestion), comment espérer obtenir à distance des résultats qui nécessitent une tension prolongée de la volonté?

Les dispositifs ou objets les plus ingénieusement combinés, ne peuvent suppléer à l'insuffisance énergétique de l'opérateur.

Pour ce qui concerne la question astrologique, voyez, en tête de cette rubrique, le règlement.

Un fervent lecteur B. — Depuis déjà un certain temps, je n'arrive plus à passer une nuit sans rêver, et, le matin, je me réveille très fatigué. Peut-on éviter ce fait désagréable? C'est facile.

Veillez à ce que votre repas du soir soit léger, rafraîchissant (prédominance de légumes et de fruits). Recartez-en tous les condiments ou toute substance irritante (poivre, moutarde, vinaigre, ail, oignon, échalotes, piments, fromages fermentés, vin, alcool, café).

N'absorbent absolument rien au cours des deux heures qui précèdent le coucher.

Avant d'aller au lit, videz le contenu de votre vessie et de votre rectum, aérez largement votre chambre, et effectuez posément une vingtaine de mouvements respiratoires.

Stôt étendu, prenez la position qui vous est la plus confortable pour dormir, fermez les yeux, relâchez vos muscles et ne pensez qu'à une chose : maintenir votre immobilité.

Si, après 15 minutes, l'engourdissement annonciateur du sommeil ne s'est pas produit, suivez mentalement vos inspirations et vos expirations, en orientant votre attention vers la sensation d'entrée et de sortie de l'air au niveau des fosses nasales.

Résistez à toute impulsion tendant à modifier votre position.

Si quelque idée ou préoccupation se présente, refusez de la prendre en considération et reprenez la surveillance de votre respiration.

Alors, vous vous endormirez d'un profond sommeil et vos rêves éventuels resteront imprécis comme les nuages qui passent.

Avec un peu d'habitude, la mise en pratique de cette méthode vous permettra d'obtenir, stôt couché, un sommeil instantané.

Notes enfin que le fait de se livrer très activement, très attentivement, au travail pendant la journée, prédispose à une somnolence calme, à condition de cesser toute activité une heure au moins avant de chercher à dormir.

Hélène-Louise. — Je voudrais faire disparaître les rides de mon visage. On m'a conseillé une crème. De quel faut-il quelle soit composée?

Dès le réveil, passez-vous sur le visage un lait d'amandes douces que vous garderez au moins une heure. Pour votre toilette, utilisez un savon surgras (tous les pharmaciens en vendent). Pendant la journée, modérez vos mouvements d'expression. En particulier, évitez de rire. Evitez également de vous exposer au soleil ou à la chaleur du charbon ou du gaz. Le soir, étalez très doucement sur les régions ridées, du bout de l'index, le skin food du docteur Schellkewitch :

Lanoline anhydre décolorée 20 gr.
Vaseline chesebrough 60 gr.
Paraffine 3 gr.
Eau distillée de fleurs d'orange. 20 gr.

Il convient de garder cette préparation pendant toute la nuit.

Vous pouvez aussi favoriser la circulation (donc la nutrition) au niveau de l'épiderme en vous passant, chaque jour, pendant une dizaine de minutes, sur la peau, dans le sens des muscles, une électrode à rayons violets ou roses. Vous trouverez dans le commerce de petits appareils électriques de haute fréquence spécialement construits pour les soins esthétiques.

Mlle P., A NIMES. — Depuis environ deux ans, mon teint, autrefois rosé, frais, s'est, pour ainsi dire, flétri et bruni. Pouvez-vous m'indiquer un produit efficace pour y remédier?

L'aspect de la peau reflète l'état du sang. C'est votre état général qu'il s'agit d'améliorer. Assurez la régularité et l'intégralité de vos éliminations. Dormez suffisamment. Abstenez-vous d'aliments acidifiants ou toxiques. Evitez tout surmenage : le surmenage aussi produit des toxines. Alors, vos fraîches couleurs reviendront. L'eau pure et la cellulose (salades et fruits frais), contribuent puissamment à désencombrer le foie, les reins et le tube intestinal des putrescences qui, s'irriguant jusqu'aux capillaires peaussiers, ternissent l'épiderme et engendrent des poussées boutonsseuses.

Vous pouvez user, comme adjuvants, de savons et crèmes à base d'oxyde de titane : ce produit a une action excellente qui, cependant, serait fugace, si vous n'observiez pas les indications d'hygiène qui précèdent.

A. B., 25 ans. — Chauffeur. Je souffre depuis 5 ans d'une sinusite frontale. Jusqu'ici rebelle à tout traitement par inhalations diverses.

Les inhalations sont insuffisantes pour une sinusite chronique. Il faut :

1° Un examen sérieux, aidé par la radiographie, de la dentition (notamment des deuxième prémolaires et des deux premières molaires);

2° Un examen du nez et de l'arrière-gorge, afin de discerner les causes d'infection possibles de ce côté;

3° L'application de la méthode de Le Mée. Après radiographie des sinus, montrant l'état de leurs orifices, le médecin les remplit de l'lipodol coloré qu'il aspire ensuite à la poire en caoutchouc;

4° En cas d'échec de la méthode précitée, il ne reste que l'intervention chirurgicale, à hauteur des sourcils.

Vous avez donc grand intérêt à voir d'urgence un spécialiste.

Fidèle lecteur saveyart. Atteint en mars dernier d'une appendicite légère. Les douleurs ont disparu sous l'effet d'application de la glace, mais elles reviennent de temps à autre.

Le docteur P. Oudinot, chef des Services médicaux de *Détective*, a acquis, au cours d'une longue pratique, la certitude que l'opération seule constitue une cure radicale de l'appendicite. Comme cette intervention est bénigne, mieux vaut opérer même en cas de doute, car l'attente donne lieu, neuf fois sur dix, à une aggravation bien plus redoutable que l'opération. Il faut un examen direct pour diagnostiquer à coup sûr. Retenez seulement, pour votre gouverne, que la crise d'appendicite aiguë est généralement caractérisée par trois symptômes : 1° douleur; 2° nausées et vomissements; 3° contracture des muscles abdominaux.

Une fervente lectrice R. — Au moindre frottement ou à la moindre égratignure, j'ai la peau qui enfle comme si elle était piquée par des orties.

Cet érythème s'atténue progressivement si vous prenez, deux fois par semaine environ, un bain d'amidon. Pour le visage, utilisez la crème au collolol.

Mme H. B., à Blois. — Je suis fréquemment enrhumée, et cela m'arrive, en général, juste les jours où j'attends des visites.

L'appréhension joue un rôle dans votre cas, mais il comporte certainement un élément bien physique au sujet duquel nous vous engageons à vous faire examiner par un oto-rhino-laryngologiste. A titre de palliatif symptomatique, voici une formule excellente grâce à laquelle vous pouvez, d'ores et déjà, bannir toute crainte de vous trouver aphone lors de votre prochaine réception.

Teinture d'aconit..... 10 gr.
Teinture de belladone 10 gr.
Elixir parégorique 15 gr.
Teinture de benjoin 100 gr.
Camphre 5 gr.
Essence de lavande 5 gr.

A inhaler à l'aide d'un appareil ad hoc que vous fournira votre pharmacien. Une cuillerée à café dans un litre d'eau bouillante. Deux inhalations dans la matinée, à une heure d'intervalle.

« DÉTECTIVE-BUREAU ».

PERDEZ 8 cm. en 10 Jours



sans drogue, sans
exercice fatigant, sans
vous priver de nourriture

POITRINE
REMONTÉE

BOURRELETS
DISPARUS

TAILLE
AMINCIE

HANCHES
RÉDUITES

LISEZ COMMENT VOUS DEVIENDREZ MINCE

rien qu'en essayant à nos frais la merveilleuse ceinture JAFYNE. Elle ne vous coûtera rien si vous ne perdez pas au moins HUIT CENTIMÈTRES EN DIX JOURS.

Vous qui voulez perdre votre graisse inutile, inesthétique, dangereuse pour la santé, écoutez les grands docteurs qui ordonnent le massage, seule méthode naturelle, inoffensive et sûre pour maigrir.

ENCORE MIEUX QU'UN MASSAGE

JAFYNE est une ceinture qui masse d'une façon permanente par l'effet de la marche, des mouvements, de la respiration même, et se plaque à vos tailles successives. JAFYNE est en « forflex », matière nouvelle qui agit par douces pressions sur les muscles graisseux et sur la peau, qu'elle raffermi.

Déjà, dès que vous mettez la ceinture JAFYNE, vous êtes transformée, vous êtes plus mince, plus élégante, plus désirable. Dans les dix premiers jours, vous perdez au moins huit centimètres et l'effet amincissant de JAFYNE ne s'arrête que lorsque vous aurez acquis la ligne idéale.

Portez la ceinture JAFYNE à nos frais pour un essai de 10 jours.

Nous sommes tellement sûrs des résultats que vous obtiendrez, que nous n'hésitons pas à prendre le risque du retour d'une ceinture faite à vos mesures, donc inutilisable ensuite, si vous n'avez pas constaté un amincissement appréciable.

Profitez de cette offre unique qui refusa de vous une autre femme. Décepez tout de suite ce bon et retournez-le sans tarder.

BON pour un ESSAI de 10 JOURS

JAFYNE (Serv. D. 5) 3, rue Tronchet, Paris

Veillez m'envoyer gratuitement et sans engagement de ma part, votre brochure illustrée donnant tous détails sur la nouvelle ceinture « JAFYNE », ainsi que votre offre d'essai.

NOM

ADRESSE

ÉCOLE INTERNATIONALE de DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS

(Cours par correspondance)
Brochure gratuite sur demande
28, AVENUE HOCHÉ (8°)
CAR. 19-45

ACCORDÉONS — Instruments de musique



Vente directe
du fabricant
aux particuliers
— franco de douane —

Plus de
1 million de clients.
Demandez de suite
notre catalogue français
gratuit

MEINEL et HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)
Affranchir lettres 1.50, cartes post. 0.90

9fr Verre et mouvement incassable
cadran lumineux avec jolie chaîne
garantie 6 ans 14 fr.
Spiral chronométrique 14 fr.
Bracelet hom. cadr. lum. 14 fr.
Bracelet dame plaqué or. 25 fr.
Savoi contre romb. Ech. admis.
SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE du DOUBS
Serv. H. 96, Rue d'AUTEVILLE, 96 - PARIS

AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse de cœur. Recouvrez votre vigueur, des nerfs calmes, une vue claire et une bonne mémoire. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratuit.

REMÈDES WOODS, 18, Archer-Brook (219 TAK) Londres W1

POLICE PRIVÉE

« JEM »

se charge de toutes recherches, surveillances, filatures, renseignements confidentiels, enquêtes rapides Paris et Province

Diverces - Séparations

DISCRÉTION ABSOLUE

10, Rue Monthelen, Paris (9°) - Provence 05-90

BENOIT DE VAISE
Une Science Nouvelle?

LA RADIESTHÉSIE DIVINATOIRE

ALAPORTÉE DETOUS

Manuel Théorique et Pratique du Pendule Hermétique

Envoi à domicile contre 2 fr. 50 en timbres-poste

LIBRAIRIE CRITIQUE

25, Rue de Vanves, PARIS - 14°

ÉCOULEMENTS TARIS

Cystite, hypertrophie de la prostate
Traitement efficace, sans danger par
pissant antiseptique urinaire

PAGÉOL

CHATLAIN, 2, rue de Valenciennes,
Paris. - Rens. gratuits Ec service n° 601

GUIDE DES CARESSES

Fort volume de près de 300 pages, avec gravures curieuses, franco contre mandat-poste ou timbres-poste de 20 fr. (cote remb: 23 fr.)
LIBRAIRIE, 7, rue de la Lune, PARIS
Écrivez ou venez voir. Entrée libre de 9 h. à 19 h.
Offre non valable pour la Belgique.

Pour la Publicité
dans « DÉTECTIVE »
s'adresser à

G. BALLY

50, rue de Châteaudun, Paris (9°)
Téléphone: Trinité 81-12

ADMINISTRATION - RÉDACTION - ABONNEMENTS
3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI°)

| | | |
|---|-------------------------|--------------|
| TÉLÉPHONE: LITRE 48-17 | FRANCE ET COLONIES..... | 1 an 6 mois |
| ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE: DÉTECF-PARIS | | 65. » 35. » |
| COMPTE CHEQUE POSTAL: N° 1258-37 | ÉTRANGER (TARIF A)..... | 85. » 45. » |
| Les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de « Détective » | ÉTRANGER (TARIF B)..... | 100. » 55. » |

Confidences de
« Détective » BON n° 30



Jules Gillet, le meurtrier, vint se constituer prisonnier au commissariat de la Sorbonne.

Les ombres illustres qui hantent les souterrains du Panthéon ont dû s'émouvoir, l'autre nuit, des coups de feu tirés dans le quartier.

Le sang coulait au seuil d'un cabaret, sur la pittoresque petite place précédant l'Ecole polytechnique, site des plus caractéristiques du vieux Paris. Un homme gisait à même le trottoir, se tordant de douleur, à la sinistre clarté d'un réverbère, au milieu d'un essaim de badauds du voisinage, descendus quatre à quatre de leurs taudis.

Au pas de porte, la main sur son cœur battant à se rompre ; compressant ses appâts profus, agités par une respiration haletante, la brune patronne du cabaret narrait sa peur.

— C'est arrivé en un clin d'œil ! Au « zinc », il n'y avait qu'un seul client. Julot, qu'on l'appelle ! Il buvait à petits coups son « vichy-fraise », sans avoir l'air d'être inquiet de quoi que ce fût. Tout à coup, arrive un autre « bonhomme », qui avait la main droite dans la poche de son pantalon. Il vient directement à Julot et, sans mot dire, lui braque sur la poitrine, à bout touchant, un revolver énorme. Mon homme, Marius, comprend « que » va y avoir un drame ! Il bondit, essaie d'immobiliser l'agresseur en lui ceinturant les bras. On entend : « clic-clic ». L'homme a quand même réussi à appuyer deux fois sur la gâchette. Mais on ne voit que des étincelles. Les coups de feu ne sont pas partis. Heureusement pour Julot, son rival avait oublié de libérer le cran de sûreté. Aussi, que fait celui qui aurait dû être la victime ? Il donne la riposte à coups de poing à son agresseur. Ils se prennent corps à corps, le nouveau venu ayant pu se dégager de l'étreinte des bras de mon « homme ». La lutte continue sur le sol, les deux ennemis s'acharnant à se battre comme dans un vrai match de catch...

L'arrivée du car de police-secours coupe le récit de la narratrice. Les agents dégringolent de leur véhicule comme des collégiens d'un train de plaisir. Ils bousculent la foule, investissent le café, repoussent la patronne jusqu'au fond de la salle pour avoir, à eux seuls, l'exclusivité du récit. D'autres alguazils ramassent l'agonisant, l'embarquent dans le char à bancs automobile qui dévale aussitôt la rude descente de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, en direction de l'Hôtel-Dieu.

Cependant, la cabaretière et son compagnon fournissent les explications dont on les presse. Le patron du bistrot poursuit :

— Donc, pendant qu'ils se roulaient par terre, agrippés l'un à l'autre, l'agresseur lâche son revolver. Je le repousse du pied. Mais l'homme parvient à le ramasser en rampant, cependant que Julot lui tient la jambe pour l'empêcher de se relever. Alors, toujours étendu par terre, qui-là qui voulait tuer Julot manipule l'arme pour dégager le cran d'arrêt et mettre à mort sa victime. Julot ne perd pas de temps ! Avant que l'autre ne soit prêt à tirer de nouveau, il sort rapidement son propre revolver, le décharge et s'enfuit. L'agresseur a son « compte » ! Le crâne ruisselant de sang, il se met à genoux, se lève péniblement, essaie de s'en aller, titube, et va s'abattre sur le trottoir, où les agents viennent de le ramasser...

Un brigadier obèse et suant comme une gargoulette écoutait ce récit en inventoriant le contenu du portefeuille perdu dans la bagarre par l'agresseur devenu victime.

Outre dix-sept cents francs en billets de banque, le portefeuille contenait des « papiers » désignant l'homme abattu comme étant un Lyonnais âgé de trente-six ans, Claudius Ruff, dit Marius, ayant exercé autrefois la pro-

fession de mécanicien et demeurant depuis 1935 (revenant de Nancy), dans la rue Dauphine, à Paris.

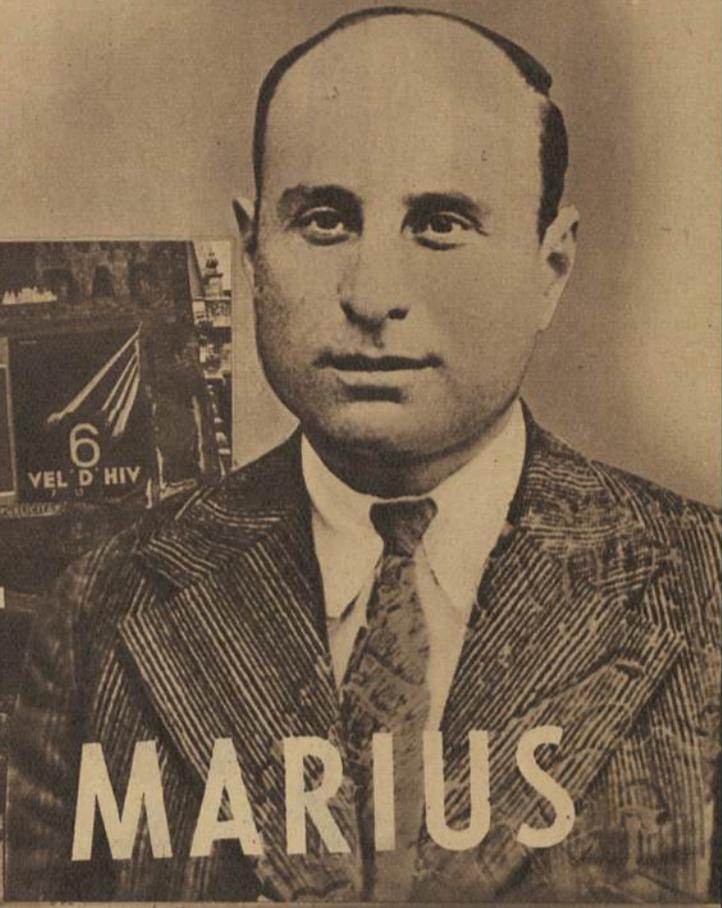
On fut à l'adresse indiquée. La concierge, réveillée en sursaut, reçut les agents, en bigoudis, leur expliquant qu'il n'y avait personne au domicile du mourant, la femme légitime de celui-ci, « Mme Mado », étant vouée aux aléas d'un « métier » nocturne qui la retenait parfois jusqu'à l'aube sur le trottoir de la rue Pernelle ! Dès lors, le mobile du drame apparut comme relevant de quelque rivalité entre hommes du milieu.

D'ailleurs, l'endroit où s'était déroulée la tragique bagarre avait incité les policiers à concevoir que les deux « héros » de l'épisode appartenaient l'un et l'autre à la pègre. Les parages de l'Ecole polytechnique sont, en effet,

C'est au comptoir de ce cabaret, place de l'Ecole polytechnique, que se déroula, en quelques secondes, le drame qui mit fin à une rivalité entre gens du "milieu"



« chouettes », en jouant aux cartes à longueur d'après-midi, autour des guéridons encombrés de boissons délicates. On « s'explique » sur les banquettes de crin des arrière-salles de caboulot, devant des « glass » de « pinard » d'Algérie, en fumant des cigarettes de « gros c... » roulées à la main. Les « gonzesses », ce n'est pas dans les boîtes de nuit qu'on « frotte » avec elles ; c'est dans les musettes où nasille l'accordéon, à la clarté rouge ou verte des lampes dissimulées dans les fleurs artificielles. Ici, on ne recherche pas l'attitude, on ne raffine point



Claudius Ruff, Lyonnais d'origine, connu dans le « milieu » sous le nom de Marius, avait pour quartier général les environs de la montagne Sainte-Geneviève.

dans la tenue, on ne joue pas les gangsters à l'américaine. On se « défend » avec naturel contre la garce de vie ! La pègre de la « Montagne », c'est le prolétariat du milieu...

Les recherches de la police pour retrouver le meurtrier de « Marius » pouvaient donc être circonscrites à quelques rues des environs de Saint-Etienne-du-Mont, puisque le drame était nettement « situé » dans cette pègre particulière. Mais point ne fut besoin, cependant, d'effectuer de longues surveillances, d'alerter les « indices », de sonder les confidences échangées dans le quartier, pour aboutir au succès de l'enquête. Après une nuit et une matinée de réflexion (quelques heures après la mort de son rival), le fugitif recherché vint, de lui-même, se constituer prisonnier au commissariat de la Sorbonne.

C'était un vigoureux garçon de trente-six ans, Jules Gillet (dit Julot) qui, bien que se donnant pour marchand de quatre-saisons, n'en était pas moins titulaire de plusieurs condamnations pour vagabondage spécial. Il avait exercé à Mulhouse, puis à Strasbourg, son inavouable carrière, dirigeant les destinées de trois filles soumises, dont une était sa femme légitime. Par « confraternité », il s'était lié tout d'abord d'amitié, dans la capitale de l'Alsace, avec Marius Ruff. Mais la concurrence que se faisaient leurs « dames », sur le terrain professionnel, ne tarda pas de brouiller les deux « hommes », jusqu'à les pousser à se mitrailler réciproquement au coin d'une ténébreuse ruelle alsacienne.

Depuis, les deux rivaux s'étaient retrouvés à Paris. En 1935, le 14 décembre, Gillet et son frère consommaient au « zinc » d'un café de la rue Saint-André-des-Arts, lorsque, passant par là, Ruff déchargea son arme à travers la vitre de la devanture, blessant le « frangin » de son ennemi. Maintes autres escarmouches avaient illustré l'inimitié des deux « concurrents », précédant le drame final.

— Ruff m'en voulait à mort d'avoir plus de chance que lui dans le « métier », déclarait d'un air ennuyé, sa casquette entre les genoux, l'interlocuteur du commissaire de la Sorbonne. Il cherchait la bagarre chaque fois qu'il me rencontrait. J'étais obligé de me tenir sur mes gardes dès que j'apercevais son regard perçant. Hier, soir, il a bien failli me « descendre ». La chance m'a servi ! C'est lui qui est resté sur le carreau. Vous savez, monsieur le commissaire, que ce n'est pas de ma faute. J'étais en état de légitime défense...

Grâce aux témoignages recueillis, Julot fut, en effet, reconnu non coupable. Il ne sera poursuivi que sous l'inculpation de port d'arme prohibé. La justice a clos son enquête sur la mort du triste Marius qui, par sa violence et sa maladresse, avait de lui-même fait son malheur !

Noël PRICOT.

Jules Gillet avait déjà failli être tué par « Marius », en décembre 1935, dans un café de la rue Saint-André-des-Arts, où la salve fut tirée à travers la devanture.



DETECTIVE



DOUBLE EXÉCUTION EN FORÊT NORMANDE

Lire, pages 4, 5 et 6, le
récit de nos enquêteurs
sur l'assassinat politique

DES FRÈRES ROSSELLI